

# **Recueil de Nouvelles**

François Maillet

## Une Tisane pour L'Enfer

Ce véhicule semblait être sorti des ténèbres, il était arrêté à une intersection, il ressemblait au cavalier de la mort, comme si Salvador Dalí avait reproduit son œuvre sur cette camionnette. Ce jour-là la voiture de Monsieur et Madame Kidal se dirigeait vers ce croisement. C'était un couple qui était marié depuis sept-ans, ils étaient heureux de voir grandir leur fille Christel. C'était son anniversaire, elle venait d'avoir cinq ans, ils lui avaient acheté une magnifique poupée qui pouvait, marcher et parler. Christel était restée chez sa grand-mère. Il était dix-sept heures vingt quand la voiture de ses parents franchissait le milieu de la croix que formait les deux routes, c'est alors que la camionnette démarra et faucha avec une extrême violence leur véhicule qui s'écrasa contre un platane. Pour Henriette Kidal ce fut une terrible épreuve de perdre son fils et sa belle-fille. Christel regardait sa grand-mère.

— Tu as mal, mamie ? Pourquoi, tu pleures ?

— Viens ma chérie, viens t'asseoir sur mes genoux. Il faut que je t'annonce une bien triste nouvelle, ton

papa et ta maman ont eu un accident de voiture. Tu te souviens quand nous avons trouvé l'oiseau mort, tu m'avais demandé pourquoi il ne pouvait plus voler ? Pourquoi il ne respirait plus ? Je t'avais expliqué que son cœur s'était arrêté de battre, c'est pour cela qu'il ne pouvait plus bouger, alors, tu m'avais répondu : « Il va pouvoir dormir pendant longtemps, il n'a plus besoin de nous maintenant. »

— Oui ! Je m'en souviens, mais, papa et maman, ils reviennent quand ? Je voudrais avoir mon cadeau.

— Écoute mon trésor, ce jour-là, je t'avais dit que pour les êtres humains, cela se passe de la même façon, il faut que tu saches que tes parents ne pourrons plus revenir, maintenant, ils sont comme l'oiseau leur cœur s'est arrêté de battre, ils n'ont plus besoin de nous.

— Tu es une menteuse ! C'est pas vrai ! Ils m'ont dit à ce soir en me faisant un gros bisou et puis s'ils ne veulent plus revenir, c'est parce que j'ai désobéi, je n'ai pas été gentille avec eux. Mamie, toi aussi, tu vas me laisser toute seule ?

— Oh non ! Je vais m'occuper de toi pendant très longtemps. J'ai une idée ma chérie, nous allons faire quelque chose que tu aimes, tu vas venir avec moi, nous allons choisir les plus belles photos, ensuite, tu

pourras faire un magnifique cahier photos pour maman et papa, je le poserais à côté d'eux, je te le promets. Tous les soirs avant de nous endormir, nous ferons une prière, tu pourras leur raconter ce que tu as fait dans la journée. Pour finir, nous déposerons dans le creux de nos mains, plein de grosses bises que nous lancerons par la fenêtre en criant : « C'est pour vous, maman, papa. » Viens près de moi mon petit amour, viens tout près de mon cœur.

Pendant longtemps Henriette a rassuré Christel en étant à l'écoute de ses émotions, elle lui a permis d'avoir petit à petit de nouveaux repères, même si parfois des larmes se glissaient entre les mots pour les bousculer. Maintenant, elle était seule à élever sa petite fille, sans travail les fins de mois étaient parfois bien difficiles. Heureusement, elle avait la chance de bien connaître les plantes médicinales. Les gens venaient de très loin pour se faire soigner. Pour la remercier, ils lui donnaient un peu d'argent, chacun donnait ce qu'il voulait. Christel avait grandi, huit années s'étaient écoulées. Faire les courses pour elle, était un moment désagréable, surtout quand elle savait que les aliments qu'elle mettait dans son panier, elle ne pourrait pas les payer. Elle ressentait de la honte, mais Josette l'épicière lui disait souvent :

« Ne t'inquiète pas, je marque sur l'ardoise et à la fin du mois Henriette me règle l'addition. » Josette marquait sur son ardoise, certains produits étaient ignorés, c'était sa façon à elle de leur rendre un petit service. Heureusement, Christel avait sa meilleure amie Tara qui était toujours là, elles étaient comme des sœurs, du matin jusqu'au soir, elles étaient ensemble. Elles avaient le même âge, Tara était une petite fille fragile, elle était asthmatique, sa présence était très importante pour Christel. Pour les deux enfants, la grande porte vers l'avenir était ouverte. Elles habitaient à Arcachon, leur maison était mitoyenne. Pour se baigner, elles recherchaient toujours des endroits désertés par les adultes. En voulant attraper un petit chat noir avec des tâches blanches, elles avaient découvert une minuscule plage qui était cachée par de gros buissons. Le sable était magique, les vagues venaient le caresser avec une grande douceur, c'était leur petit Paradis. Mais un jour, alors que Christel se baignait, un vieux pervers est arrivé doucement près de Tara. Elle était allongée sur le ventre, elle avait dégrafé le haut de son maillot de bain, les rayons du soleil lui réchauffaient légèrement le dos. L'homme s'installa doucement près de Tara en lui disant : « Si tu veux, je vais te mettre un peu de crème sur ta peau, je ne vais pas te faire de mal, j'ai les mains très douces, tu

n'as pas peur de venir ici toute seule ? » La pauvre petite fille sursauta, son corps se mit à trembler, elle était paralysée par la peur. Christel, qui, était toujours dans l'eau, l'interpella : « Eh ! Espèce de vieux cochon, je vais prévenir la police, laissez-la tranquille. » L'homme surpris se volatilisa très vite dans la nature. Depuis ce jour, elles ne sont jamais revenues sur cette plage qu'elles adoraient. Parfois, elles aidaient Henriette à cueillir des fleurs et à préparer des potions miraculeuses. Christel était très douée pour faire certains mélanges de plantes, Tara, elle aussi, savait choisir des fleurs, pour lutter contre les petites maladies. C'est en se promenant qu'elles découvraient les plantes les plus rares et surtout les plus efficaces. Les parents de Tara travaillaient pour Monsieur George Marchand, un homme d'affaires, il était le propriétaire de plusieurs hôtels luxueux sur le Bassin d'Arcachon. C'était un homme très dur, les sentiments, la gentillesse, il ne connaissait pas. Souvent, il demandait au papa de Tara : « Alors ! Votre erreur de jeunesse, elle pousse bien ? » Il notait ses salariés d'une drôle de façon, il avait dessiné un feu tricolore et dans l'alignement de ce feu, il inscrivait leur nom. Celui qui se trouvait dans la case verte était tranquille. C'était vraiment exceptionnel de voir son nom dans cette belle case, il fallait travailler comme un fou, se plier aux bons

caprices de son employeur, il ne fallait surtout pas compter les heures supplémentaires. Celui qui se trouvait dans la case orange, était constamment sous pression pendant ses heures de travail, le soir quand il débauchait, il avait déjà peur du lendemain. Pour le rouge, le salarié le savait bien, cette couleur représentait son licenciement. George Marchand était un homme divorcé, son fils Rudy, âgé de dix-sept ans, collectionnait les bagarres dans les bars, quand il était ivre. Heureusement pour lui, papa était toujours là, avec ses enveloppes et jamais les gens ne portaient plainte. C'était un enfant qui pouvait avoir tout ce qu'il voulait, son père le couvrait de cadeaux. Après le départ de sa mère, il était souvent malade, il avait des crises d'angoisse, il était révolté contre le monde entier. Sa souffrance, il l'a soigné à grand coup de whisky. Il était toujours en compagnie de Jimmy, un copain de bar, un garçon étrange, un peu attardé. Il ramenait souvent Rudy chez lui quand il avait trop abusé de l'alcool. Jimmy était très amoureux de Tara. Un jour, une amie des filles avait organisé une petite fête. Tout le monde pouvait venir, Jimmy se trouvait dans un coin, il buvait une bière, sur une musique douce, il invita Tara à danser, elle ne refusa pas son invitation. L'ambiance était bonne, les copains et copines s'amusaient bien. Jimmy, lui, ne regardait que le visage de sa cavalière,

il se rapprocha encore plus près d'elle pour sentir le souffle de sa respiration, l'odeur de sa peau, Tara se recula en fronçant les sourcils, avec force, il essaya d'obtenir un baiser, elle lui donna une énorme gifle. Le garçon rouge de colère et de honte, se dirigea vers la sortie pour ne plus revenir. De nombreuses fois, il avait essayé de sortir avec Tara, mais à chaque fois, elle l'avait repoussé. Les deux petites préféraient changer de trottoir quand elles voyaient arriver Rudy. Il avait un caractère imprévisible.

— Il faut absolument que l'on puisse se prévenir quand l'une d'entre nous aperçoit Rudy. As-tu une idée Tara ?

— Laisse-moi réfléchir deux secondes, voilà, j'ai trouvé, nous allons croiser notre majeur sur notre index.

— Oui ! C'est super comme idée, maintenant, il faut que cela devienne automatique.

— Il faut que je te dise quelque chose Christel, souvent le soir, quand je ferme mes volets, j'aperçois une ombre, j'ai l'impression qu'elle m'observe quand je me trouve dans ma chambre.

— Tu n'as pas à avoir peur, je suis là pour te protéger. Bon ! Demain, nous allons à la plage et je vais te montrer qui est la meilleure au frisbee.



Après avoir passé une bonne nuit, chacune d'elle prépara son sandwich, sa boisson rafraîchissante. À la plage, elles faisaient une magnifique démonstration de lancer de frisbee, mais ce jour-là, Christel n'a pas eu de chance, elle se coupa le dessous du pied avec une coquille d'huître, heureusement la plaie n'était pas profonde. Cette blessure arrêta leur compétition, elles étaient obligées de rentrer chez elles pour nettoyer cette coupure. Henriette regarda le pied de sa petite fille.

— Bon ! Je vais prendre du fil et une aiguille pour coudre cette belle entaille.

— Mamie ! Tu me fais peur, c'est si grave ?

— Ne panique pas Christel, tu sais bien que je plaisante. Il faut aller me chercher l'herbe aux charpentiers. Tara, tu connais cette plante, tu veux bien aller en chercher, s'il te plaît, il va falloir que tu te dépêches, je pense qu'un orage se prépare.

— Ah ! Enfin, cela me fait plaisir de pouvoir aider Christel. Je vais passer chez moi pour prendre mes bottines, je reviens très vite.

Tara était très fière d'aller chercher cette plante pour soigner Christel. En marchant sur le chemin qui aboutit à un champ qui se trouve à côté de la forêt, elle fredonnait une chanson. Elle ignorait qu'un

individu la suivait depuis qu'elle était partie de chez elle. On ne voyait pas son visage, il était caché par une capuche, dans la main, il avait une bouteille d'alcool. Il se rapprochait de plus en plus de Tara, quand elle voulut courir pour s'enfuir, c'était trop tard, il lui avait déjà attrapé ses longs cheveux.

— Arrête-toi ! Maintenant, tu prends le sentier pour rejoindre la forêt. Tu pousses un seul cri et tu es morte.

Elle ne comprenait pas ce que lui voulait son assaillant, elle pleurait, elle tremblait. L'air devenait instable, humide, au milieu des rafales de vent, on entendait le tonnerre, le ciel s'assombrissait.

— Stop ! Ici, personne ne pourra nous voir, nous sommes trop loin de la route.

Après avoir fait basculer Tara, pour quelle tombe à terre, son agresseur se jeta sur elle. Elle voulut se dégager, mais, c'était impossible, il avait trop de force. Il mordait le filtre de sa cigarette, la cendre tombait sur le cou de la pauvre petite.

— Si tu ne fais pas ce que je te demande, avec cette cigarette, je vais te brûler les yeux.

— Je t'en prie, je t'en supplie, ne me fais pas de mal.

— Déshabille-toi entièrement, aller ! Enlève-moi tous

ses vêtements.

— Ne me demande pas ça, je ne pourrais jamais me montrer nue devant toi, tu es ivre, laisse-moi partir, je te promets de ne rien dire.

— Tant pis pour toi, je t'avais prévenu.

— Attends ! Je le fais, surtout ne me brûle pas, par pitié ne me viole pas.

— Eh bien voilà, tu es magnifique, tu es très en avance pour ton âge, tu en caches des belles choses. Mais toi à genou, prend ça dans ta main, ouvre la bouche et bois le contenu de la bouteille.

Tara commença à boire, parfois, elle rejetait ce qu'elle buvait par la bouche, le nez. Sa vue devenait trouble, l'alcool faisait déjà son travail, son agresseur était debout derrière elle. Après avoir vidé la bouteille, Tara s'écroula comme un château de cartes, elle était allongée par terre, ivre et complètement nue. Comme un jeune animal qui apprend à chasser, il avait abandonné sa proie, après avoir suffisamment joué avec elle. Chez Henriette l'inquiétude était palpable.

— Mamie, je pense que Tara a eu un problème, ce n'est pas normal ce retard. J'espère qu'elle ne sait pas fait mal. En plus, je ne peux pas l'appeler sur son

portable, il est resté sur la table de la cuisine.

— Tu vas rester ici ma chérie et moi, je vais aller à sa rencontre.

Henriette se dirigea vers la forêt, sur le chemin, elle s'arrêtait de temps en temps pour appeler : « Tara ! Tu m'entends ? Réponds-moi ? » Mais hélas, elle n'avait aucune réponse. Les éclairs illuminaient d'un reflet bleuâtre la nature, le vent soufflait de plus en plus fort, une violente averse de pluie obligea Henriette à faire demi-tour. Une fois revenue dans sa maison, elle regarda sa petite fille en lui disant :

— J'espère que Tara est rentrée chez elle, appelle sa maman.

— Bonjour, c'est Christel, je vous appelle pour savoir si Tara est avec vous ?

— Non ! Elle n'est pas encore là, je pensais qu'elle était avec toi comme tous les jours.

— Elle était avec moi, mais comme je me suis un peu blessé sous le pied, mamie lui a demandé si elle voulait bien aller chercher une plante, ce qui nous inquiète, c'est que nous ignorons où elle se trouve en ce moment.

— Peut-être qu'elle a été se mettre à l'abri quand il y a eu l'orage, maintenant qu'il est passé, elle va

rentrer.

Les minutes et les secondes étaient interminables. Au bout d'une demi-heure Tara n'était toujours pas rentré. Madame Louise Bradel arriva chez Christel.

— Bonsoir Henriette, avez-vous des nouvelles ?

— Non, mais pourquoi ? Pourquoi ? Je lui ai demandé d'aller me chercher cette plante, si tu savais comme je regrette.

— Mais ! Mamie, Tara était tellement heureuse de nous rendre ce service.

Madame Bradel décida de prévenir la gendarmerie. Après avoir pris cette sage décision, le lieutenant de gendarmerie Patrice Morel se présenta chez Henriette Kidal.

— Bonjour Mesdames, je vais vous demander de bien m'expliquer ce qui se passe exactement.

Alors Christel commença le récit de sa journée avec Tara. Morel fut surpris que cette petite fille lui donne autant de précision.

— Je te remercie pour toutes ses informations. Mesdames, nous savons que personne n'a vu Tara depuis son départ, il ne me reste qu'une chose à faire, je rassemble tous mes hommes pour déclencher une battue.

— Attendez ! Je suis certaine que ma petite fille ne nous a pas dit toute la vérité. Je veux savoir ce que tu caches.

— Oui ! Tu as raison mamie, j'ai peur du vieux Monsieur.

— Quel vieux Monsieur ? Enfin, explique-toi ?

— Un jour, alors que Tara se faisait bronzer à la plage, un vieil homme s'est allongé près d'elle. Il a commencé à la caresser, j'ai réussi à lui faire peur en criant, il est parti très vite. Quand nous sommes revenues à la maison, peut-être qu'il s'est caché, pour nous suivre, c'est pour cela que j'ai peur. J'espère qu'il n'a pas enlevé Tara pour la séquestrer. Il y a aussi Jimmy qui peut faire du mal à Tara, elle l'a repoussé très souvent, même une fois, elle lui a donné une gifle. Il avait eu tellement honte qu'il avait frappé le mur avec sa main.

Il fallait agir rapidement avant que la nuit ne tombe. La battue fut organisée très vite, la maison d'Henriette était le point de départ. Chaque gendarme était à sa place, ils étaient appuyés par la présence d'un hélicoptère. Tout était inspecté minutieusement, les branches, les broussailles étaient soulevées. Tous les animaux prenaient la fuite. Ce n'est qu'une heure plus tard qu'un

gendarme s'écria « J'ai trouvé des vêtements », c'était bien les habits de Tara. Après cette découverte, les gendarmes commençaient à ressentir une grande inquiétude, à chaque nouveau pas, elle s'intensifiait. Dix minutes plus tard cette longue chaîne humaine, couleur kaki s'arrêta. Un silence oppressant s'était installé sur toute la forêt, quand tout à coup, on entendit « Venez tous par ici, nous l'avons trouvé. » Chez Madame Kidal, l'angoisse était permanente, insupportable. Le crépuscule du soir commençait à recouvrir la forêt. Christel s'était installée dans sa chambre, elle appuyait son front contre la fenêtre. Elle était très anxieuse ce qui accélérait sa respiration. De temps en temps avec sa main, elle essayait le petit nuage de buée qui s'était formé sur la vitre. Une heure plus tard, la scène qui se déroulait sous ses yeux était terrifiante. Il y avait des gendarmes qui marchaient sur le côté gauche du chemin, d'autres qui marchaient sur le côté droit, le plus horrible était les quatre gendarmes qui se trouvaient au milieu du chemin. Ils portaient un sac housse de couleur noire. En regardant ces ombres qui semblaient être sorties d'un cauchemar, Christel ressentait une grande souffrance qui lui déchirait le cœur, la douleur était tellement forte qu'elle s'écroula sur le plancher. Très vite sa grand-mère lui porta secours. Pendant ce temps Morel frappait à la porte

d'entrée. Henriette et Louise se précipitèrent pour aller ouvrir. Morel entra dans la pièce.

— Nous avons terminé les recherches. Je suis désolé Madame, nous avons retrouvé le corps de votre fille. Quand nous sommes arrivés, il était déjà trop tard. Le légiste pense qu'elle est morte depuis plus d'une heure. Nous n'avons trouvé aucun indice, l'orage a tout effacé, tout détruit. Maintenant, Madame Bradel, il faut me suivre pour identifier votre fille. Afin d'établir avec certitude la cause de sa mort, le légiste effectuera une autopsie, si vous voulez obtenir une copie du rapport, il vous suffira d'écrire au procureur. Pour l'instant, nous gardons tous ses vêtements pour les besoins de l'enquête.

Louise était à genoux devant ce sac noir, la fermeture de celui-ci était ouverte jusqu'au niveau des épaules de Tara, elle embrassa sa fille sur les joues en hurlant de douleur, Henriette l'aida à se relever, Louise regarda son enfant en disant à Morel :

— Elle n'a plus son collier avec son hippocampe, je lui avais offert pour son anniversaire.

— Je suis désolé, Madame, mais la police scientifique n'a trouvé aucun collier, je vais demander que l'on élargisse la zone de recherche.

Christel s'était réfugiée sous ses couvertures, elle ne



voulait plus voir, plus entendre, s'isoler de ce monde impitoyable où il existe encore des êtres humains qui vivent comme des bêtes, assoiffées de chair et de sang. Le lendemain, alors que la nuit commençait à tomber, elle voulut aller dans la chambre de Tara, pour revivre pendant quelques instants les bons moments qu'elles avaient passés ensemble. Quand elle arriva, l'intérieur de la maison de Bradel était éclairé avec des bougies, un court-circuit était à l'origine de cette panne de lumière. La porte vitrée du séjour était restée entrebâillée. Quand Christel voulut frapper contre la vitre, elle fut surprise de voir le papa de Tara attablé en compagnie de Monsieur George Marchand. Elle recula pour ne pas être vue, les deux hommes étaient face à face, un petit courant d'air faisait dandiner les flammes des bougies. Les deux ombres qui apparaissaient sur les murs, suivaient le rythme des flammes. Christel pouvait entendre toute la conversation, Marchand disait à Bradel : « Je suis venu le cœur serré, rempli de tristesse, je veux aussi vous apporter une aide financière en réglant la note des funérailles. » Louise commença à faire une genuflexion pour lui embrasser les mains en signe de remerciement. L'homme était venu pour tout autre chose.

— Mon cher Bradel, pouvez-vous me rendre un petit

service ? Nous pouvons rester seuls ?

— Oui ! Louise, tu devrais aller ranger les assiettes dans la cuisine. Je vous écoute Monsieur Marchand, mais d'abord, il faut que je ferme cette porte vitrée.

Christel eut juste le temps de se mettre sur le côté de la maison, elle ne pouvait plus entendre la conversation des deux hommes. Quand elle regarda quelques minutes plus tard, Bradel et Marchand étaient debout, ils se serraient la main. Ne pouvant pas aller dans la chambre de Tara, elle rentra chez elle. De son côté Morel continuait son enquête, il voulait aussi connaître les résultats de l'autopsie. Il téléphona au légiste.

— Salut ! C'est Morel, je t'appelle pour avoir des informations sur la mort de Tara Bradel.

— Oui ! J'ai des résultats, elle avait plus de 2 grammes d'alcool dans le sang, elle était dans un coma éthylique, avec ses vomissements, elle s'est étouffée. À part ses poignets, elle n'avait aucun sévisse corporel, elle n'a pas été violée, elle était vierge.

— Je te remercie, passe une bonne soirée, mon cher légiste.

Morel soupçonnait Rudy, il avait été arrêté plusieurs

fois pour violence. Certaines filles avaient peur de lui. Rudy fut convoqué à la gendarmerie. Le jeune garçon se présenta, en mâchant un chewing-gum avec lequel il faisait de grosses bulles, il souriait d'une joue en regardant le lieutenant.

— Vous m'avez demandé de venir, Monsieur Morel, me voilà, pourquoi cette convocation ?

— Mon petit Marchand, tu vas arrêter de jouer les gros bras avec moi. Maintenant, tu prends place sur cette chaise et tu réponds à mes questions. Je veux que tu me dises ce que tu faisais le 21 août ? As-tu rencontré la petite Bradel ce jour-là ?

— Comment voulez-vous que je me souviene du 21, c'était un jour de la semaine ? Un week-end ?

— C'était mercredi dernier, tu vois ce n'est pas si loin que cela. Tu as déjà eu des problèmes avec cette fille ? Surtout, tu prends ton temps pour répondre, réfléchis, si jamais tu as eu un coup de folie, une pulsion, ce jour-là, tu peux me le dire, tu n'as pas à t'inquiéter, si cela te dérange d'en parler, je te donne un stylo et une feuille de papier pour que tu puisses tout écrire.

— Oh ! Doucement, pourquoi toutes ces questions ? Ce n'est pas de ma faute ce qui s'est passé. Voilà, je me souviens, l'après-midi du 21 août, j'étais chez

Tara, je donnais un coup de main à son père, il fallait remuer des meubles. Vous pouvez lui téléphoner, il vous le confirmera.

— Je vais le faire, regarde, je prends mon téléphone, je compose son numéro et voilà. « Bonjour, c'est le lieutenant Morel, le fils de Monsieur Marchand me dit que mercredi dernier, il était chez vous pour vous aider ? »

— Oui ! C'est exact, nous avons déplacé des armoires.

— Bon, je vous remercie, c'est tout ce que je voulais savoir.

Rudy regardait le plafond de la pièce, le sol, puis tout en soupirant, il s'adressa à Morel en lui disant :

— Alors ! Vous êtes satisfait ?, j'espère que vous avez compris, que pour moi, il m'était impossible d'agresser Tara, puisque je me trouvais chez elle. Vous m'avez soupçonné un peu trop vite, je vais en parler à mon père.

— Tu fais le fier, parce que tu as un bon alibi, fais bien attention à toi, Marchand, je vais te surveiller et à la prochaine bagarre, tu peux en être certain, je te coffre. Tu peux partir, je ne te retiens pas.

Pour Morel, l'enquête s'annonçait difficile, aucun indice, aucun témoin. Après de nombreuses

recherches, de surveillances, sa patience fut récompensée. Il avait réussi à appréhender un individu qui correspondait au vieux Monsieur de la plage. Il avait dans les soixante-dix ans, il était de taille moyenne, son visage ressemblait à une pomme bien ronde, malgré son âge, ses cheveux étaient encore plus ou moins bruns, ils étaient, huileux, grassex et coiffaient en arrière. Il avait de tout petit yeux, son nez était écrasé, il avait des lèvres très fines que sa langue blanchâtre, chargeait de bactéries venait lécher à chaque fin de phrase, pour finir, il avait sur lui, une forte odeur de transpiration. Fréquemment avec son mouchoir plus ou moins propre, il épongeait les gouttes de sueur qui dégoulaient sur son front. Morel commença à interroger son suspect.

— Votre nom de famille est bien Ribote, votre prénom est Lucas, vous habitez, trente-six rues des fauvelles, à Arcachon.

— Oui, tout à fait Monsieur, c'est bien mon adresse.

— Je viens de regarder votre casier judiciaire, Ribote, il est très intéressant, à Bordeaux en 1982, vous avez écopé d'un an de prison avec sursis pour voyeurisme, à Montauban, en 1986, vous avez été condamné à cinq ans de prison pour attentat à la pudeur.

— Oui, j'ai honte de ce que j'ai fait, mais, ses cinq années de prison m'ont fait beaucoup de bien. Pendant tout ce temps, un psychologue s'est occupé de moi, maintenant, je suis devenu un autre homme.

— Je suis très heureux pour vous Ribote, puisque vous n'avez plus rien à cacher, on vous emmène chez vous, pour effectuer une perquisition.

Dans la maison de Ribote, une grande fouille commença. Le suspect était resté debout devant un grand miroir qui était fixé au mur. Morel était très énervé, il ne trouvait rien d'intéressant, pas le moindre indice qui pourrait faire avancer son enquête. Ribote tenait dans sa main un verre d'eau qui était à moitié rempli. Morel le regardait droit dans les yeux, c'est à ce moment-là qu'un gendarme, avec une voix de baryton, s'écria : « R.A.S. » Ribote, surpris par cette voix qui venait de mettre fin au silence qui s'était installé dans la pièce, lâcha son verre, qui tomba, sans se briser, sur le plancher, près de la plinthe. Morel fut surpris de voir l'eau du verre s'écouler aussi vite, Ribote transpirait de plus en plus, il s'essuyait, le front, la nuque, dans sa main tremblante, il tenait son mouchoir qui était à tordre comme une serpillière. Morel demanda à Ribote de se déplacer, puis il s'adressa à ses hommes.

— je suis certain qu'il y a un passage, aidez-moi à le

trouver.

Ribote pris la parole :

— Ne vous fatiguez pas, derrière ce miroir, il y a une porte secrète, elle conduit à une ancienne cave qui est fermé depuis plusieurs années. Il faut que je vous prévienne, c'est peut-être dangereux de descendre les escaliers.

Morel lui répondit :

— Je vous remercie, Ribote, de vous inquiéter de notre santé, je demanderais au juge qu'il ne soit pas trop sévère avec vous.

Après avoir ouvert la porte qui était dissimulée derrière le miroir, Morel était prêt à descendre vers l'inconnu. Dans sa main gauche, il tenait une lampe torche, dans sa main droite, il avait son arme de service. Il posa un pied sur la première marche, puis il commença à descendre en appuyant son dos contre le mur, à la huitième marche, l'escalier se dirigeait vers la droite, une odeur d'encens s'était incrustée dans les murs et le plafond, Morel dirigea le rayon de lumière de sa lampe torche en direction de la dernière marche, qui se terminait sur une petite porte de couleur mauve, en ouvrant la porte, Morel marmonna : « Merde de merde », Ribote avait transformé sa cave, en une classe d'école. Il y avait

deux bureaux d'élèves, dans les coins de la pièce, il y avait des lampes de chevet et un petit lit, au plafond, une boule lumineuse tournante. Trois petits mannequins de vitrine représentaient des élèves de sexe féminin. Ils avaient une perruque de couleurs différentes, leur visage était maquillé à outrance, ils étaient assis, les vêtements qu'ils portaient auraient pu servir aux femmes qui se promènent le soir sur les trottoirs près d'un hôtel de passe. « Venez me rejoindre avec Ribote » s'écria Morel. En descendant à la cave, les gendarmes, avaient l'impression d'entrer sur une scène de théâtre. Morel demanda à Ribote :

— Alors ! Lucas, pourquoi avoir monté ce décor ?

— Attendez ! Ce n'est pas ce que vous pouvez imaginer, depuis tout petit, j'ai toujours rêvé de devenir professeur, alors de temps en temps, je fais semblant de m'occuper de cette classe.

— Je veux bien te croire Lucas, mais, ce qui m'étonne, c'est de trouver dans les bureaux, des livres pornographiques et dans les troussees des élèves des objets, achetés, dans un sex-shop. À partir de maintenant vous êtes en garde à vue, Monsieur Ribote

De retour à la gendarmerie, Morel demanda à



Madame Kidal de venir avec sa petite fille, pour identifier l'homme. Morel installa Christel derrière une glace sans tain.

— Est-ce que tu connais cet homme ? Surtout ne t'inquiète pas, il ne peut pas te voir.

— Mais ! C'est Lucas, pourquoi est-il là ?

— Tu connais ce Monsieur ?

— Oui, il est très gentil, on passait souvent devant chez lui avec Tara, il nous faisait rire, il nous racontait des histoires, il nous donnait des cerises et des pommes, à chaque fois, il nous invitait à boire une menthe à l'eau bien fraîche, alors, je lui répondais : « Non merci, pas aujourd'hui, peut-être une prochaine fois. »

— Vous avez bien fait de refuser ses invitations. J'étais pourtant certain que cet homme était le vieux Monsieur qui avait agressé Tara sur la plage. Bon, je vous remercie Madame Kidal d'être venue aussi vite avec Christel.

Morel retourna interroger Ribote :

— Lucas ! Il faut que tu me dises ce que tu faisais l'après-midi du 21 août, si tu ne veux pas répondre, il y a de fortes chances que tu sois mis en examen pour meurtre.

— Eh ! Doucement, je ne suis pas un assassin. Bon, d'accord, je vais vous dire où je me trouvais le 21 août. J'étais à la piscine municipale d'Arcachon, j'avais réussi à me cacher dans les douches des femmes. Comme les cloisons de séparations ne montent pas jusqu'au plafond, c'est très facile de voir ce qui se passe dans l'autre douche.

— Comme alibi, tu aurais pu trouver mieux, est-ce que quelqu'un t'a vu ?, une personne pourrait me confirmer ta présence à cette piscine ?

— Je vais vous dire quelque chose qui va prouver que j'étais bien présent dans les douches. Toutes les femmes ont hurlé, quand l'eau chaude a été coupée.

— Eh bien voilà, j'appelle la secrétaire de la piscine et je vais savoir si tu m'as dit la vérité. « Bonjour Madame, je suis le lieutenant de gendarmerie Morel. Une personne me dit que le 21 août, il y a eu un problème d'eau chaude dans les douches des femmes, vous pouvez vérifier s'il vous plaît. »

— Je vais pouvoir vous renseigner dans une minute, car le plus petit incident est enregistré sur un fichier, effectivement à seize heures quinze, le 21, l'eau chaude des douches a été coupée. Pourquoi ? Une personne est venue vous voir pour déposer une plainte ?

— Non, pas du tout, c'est pour le besoin d'une enquête, je vous remercie, les informations que vous m'avez données me sont suffisantes. Au revoir Madame.

Ce fut une grande déception pour Morel, maintenant, il savait que Ribote ne lui avait pas menti et que son alibi tenait la route. Morel était déterminé à arrêter le responsable de ce terrible drame. Il décida de lancer un appel à témoins. Trois jours plus tard, Madame Juliette Lambert, âgée de quatre-vingt-cinq ans, se présenta à la gendarmerie. Morel lui proposa de s'asseoir.

— Je vous écoute, Madame.

— Eh bien voilà, Monsieur, l'après-midi du 21 août, j'allais chez Henriette Kidal me chercher une tisane qu'elle m'avait préparée, elle est formidable cette femme, elle a un savoir-faire incroyable pour mélanger les plantes.

— Vous avez sûrement raison Madame, mais, le plus important pour moi est de savoir ce que vous avez vu.

— Oui, pardon, je continue, en arrivant près de la maison de Bradel, il y avait un garçon qui était derrière un arbre, peut-être qu'il se cachait, ou alors il urinait. Il avait une veste grise, une capuche lui

recouvrait le visage, je ne suis pas certaine, mais, je pense que c'était le petit Jimmy Dorian.

— Je vous remercie, Madame, nous allons vérifier tout ceci.

Après ce témoignage, il demanda une commission rogatoire pour effectuer une perquisition chez Dorian. C'est la maman de Jimmy qui ouvrit la porte à Morel.

— Bonjour, Madame, où se trouve votre fils en ce moment ?

— Il est dans sa chambre, je vais aller le chercher.

— Non ! Je préfère que vous restiez là, montrez-moi la porte de sa chambre s'il vous plaît.

— C'est la bleue, au fond du couloir, faites doucement, surtout, ne lui faites pas de mal.

Morel entra sans frapper pour surprendre Jimmy. Le garçon eut la plus grande peur de sa vie, d'un bon, il sauta de son lit en jetant son casque audio sur le sol.

— Nous sommes là pour effectuer une perquisition, tu n'as pas à avoir peur. Je voudrais savoir ce que tu faisais le 21 août.

— Euh, je crois que j'étais ici, je regardais des clips sur mon ordinateur, ensuite, je me suis amusé sur

ma console.

Pendant ce temps, les gendarmes vidaient les meubles de tout leur contenu. Ils ne trouvaient rien de suspect. Jimmy avait un petit bureau sur lequel il y avait son ordinateur, mais aussi, beaucoup de désordre, des crayons cassés, des DVD, des feuilles de papier, déchirées, froissées, la poussière faisait partie du meuble, pour finir un doudou d'enfant se trouvait là. Morel pris place sur la chaise et alluma l'ordinateur. Il n'y avait rien de particulier sur le disque dur. Morel se leva en prenant le doudou, il sentit quelque chose de dur à l'intérieur, il n'hésita pas une seconde, il ouvrit le ventre du doudou. « En voilà une surprise, une clé USB, un collier avec un magnifique hippocampe, très intéressant », s'exclama Morel. Le contenu de la clé USB était surprenant, il y avait des photos, sur lesquelles Jimmy avait fait des montages. Tara était photographiée les seins nus, Morel regarda Jimmy.

— Eh bien ! Bravo mon garçon, je commence à comprendre ce qui s'est passé. Tu as vu Tara qui était seule sur le chemin, tu as voulu profiter de cette occasion pour l'embrasser, elle t'a repoussé, comme tu avais bu, tu n'as pas pu te maîtriser, alors tu as voulu la violer, mais juste à ce moment-là, tu as entendu quelqu'un qui appelait Tara, ce qui a

interrompu ton agression. Certaines personnes m'ont dit, que le soir, tu te promenais souvent autour de la maison de Bradel.

— Non ! C'est complètement faux, je l'aimais trop pour lui faire du mal, quand j'allais devant chez elle, je ne me cachais pas, je n'avais aucune raison de le faire. Elle le savait parce que de temps en temps, quand elle m'apercevait, elle me souriait, même si parfois, elle m'a repoussé, je savais que dans son cœur, j'avais une place importante. Je pense qu'elle avait peur de cet amour et je suis certain qu'elle s'est interdit de m'aimer. Pour le collier, j'ignorais complètement qu'il était dans le doudou, depuis la mort de Tara, je n'ai plus touché à la clé USB.

Il essuya ses larmes avec le revers de sa main, son visage devenait de plus en plus blanc, il commença à comprendre que Morel allait l'accuser de meurtre, il courut vers la chambre de son père, il eut juste le temps de fermer la porte à double tour, de prendre deux cartouches et de les introduire dans le fusil de son père. Morel arriva très vite avec ses hommes, il enfonça la porte d'un grand coup de pied, Jimmy perdu son sang-froid et tira un coup de feu en direction de Morel qui tomba à terre, blessé à l'épaule. Le gendarme Clément tira sur Jimmy, le garçon reçut la balle en plein cœur. Tous les

habitants avaient été choqués d'apprendre la mort des deux enfants. Pour Tara, une marche blanche avait été organisée. Pour l'enterrement de Jimmy, il n'y avait que trois personnes, la mère, le père, Rudy. Les jours suivants, Christel tomba malade, son chagrin était trop fort, la nuit, en regardant les étoiles, elle appelait ses parents. « Aidez-moi, je vous en supplie, j'aurais tellement aimé vous avoir près de moi. » Elle ne leur lançait plus des bisous par la fenêtre, mais des larmes, qui inondaient le creux de ses mains. Les cauchemars étaient de plus en plus nombreux. Henriette ne supportait plus de voir sa petite fille malheureuse, elle décida de tout vendre pour l'emmener vivre au Canada, c'était le rêve des deux enfants, partir à l'étranger. Après avoir obtenu tous les papiers pour vivre au Québec, le moment des adieux était venu. Henriette et sa petite fille étaient chez la maman de Tara Pour une dernière fois, Christel regarda la chambre de sa meilleure amie. Pendant ce temps, les deux femmes discutaient, les yeux remplis de larmes. Christel attendait sa grand-mère, c'est à ce moment-là qu'elle aperçut sur le buffet de la salle de séjour, la copie du rapport d'autopsie.

— Madame Louise, je peux regarder le contenu du document, s'il vous plaît ?

— Je veux bien, mais j'ai peur que cela te fasse du mal ma chérie.

— Ne vous inquiétez pas, je sais de quelle façon Tara est morte, j'ai regardé le journal télévisé, j'ai pu suivre toute l'enquête.

Elle commença à lire, puis au bout d'un petit moment, elle leva la tête, elle se mit à trembler, elle était frappée de stupeur, une grande colère envahissait son corps, la haine qu'elle ressentait lui apportait un immense besoin de vengeance. Elle venait de découvrir l'identité de la personne qui avait provoqué la mort de Tara. Elle garda pour elle cette découverte, Henriette et Louise ne s'étaient aperçues de rien. Le lendemain Christel et sa grand-mère prenaient l'avion à destination du Canada. Plus de vingt-ans après ces faits divers, les gens qui avaient participé à la marche blanche, sont restés muets sur ce drame, ils ne voulaient surtout pas remuer la saleté. Un an après la mort de leur fille Monsieur et Madame Bradel ont fait construire un magnifique chalet. Certaines personnes racontent que Bradel aurait hérité d'une belle somme d'argent.

Malheureusement, Louise décéda quatre ans plus tard d'un cancer. Son mari est resté seul, il n'a jamais voulu refaire sa vie avec une autre femme. Il lui arrivait parfois de louer une chambre de son chalet.



C'était au début du printemps, une jeune femme se présenta chez Bradel. Elle était rousse, ses yeux noisette, sur son visage, elle avait des petites taches de rousseur, ses cheveux étaient frisés, elle était habillée comme une vieille fille. Elle appuya avec son index sur le bouton de la sonnette, en ouvrant la porte Bradel regarda par deux fois le visage, de cette femme.

— Bonjour, Madame, puis-je vous aider ?

— Bonjour, Monsieur, je suis Mademoiselle Juliette Trocart, j'ai appris qu'il était possible de louer une chambre dans votre magnifique chalet, je voudrais savoir si elle est libre en ce moment ?

— Vous avez de la chance, elle n'est pas occupée, puis-je savoir pour combien de temps ?

— C'est très difficile de vous répondre, j'arrive de Bretagne pour régler certaines affaires et je ne sais pas combien de temps cela va me prendre. Pour vous rassurer, je peux vous donner un mois de loyer d'avance.

— D'accord, j'accepte, si cela ne vous dérange pas, je ne veux pas de chèque, je préfère avoir de l'argent liquide. Je vais m'assurer que tout est bien en ordre et dans le courant de l'après-midi, la chambre sera à votre disposition. Ah ! Je voulais vous prévenir, le

soir, il m'arrive de sortir et de revenir très tard dans la nuit, alors ne vous inquiétez pas, je me ferais discret.

Vers quinze heures quarante, Juliette entra dans la chambre, elle posa sa valise sur le lit. Les premiers jours, elle observait, elle notait, l'heure du départ et l'heure du retour de Bradel. L'homme était régulier dans ses allées et venues. Un jour, sachant qu'elle était seule, elle entra dans la chambre de son propriétaire. Elle commença à regarder dans la table de nuit, l'armoire, la commode. Dans le tiroir du bureau, il y avait, une interdiction bancaire, une lettre de mise en demeure. La jeune femme commençait à comprendre que Bradel se trouvait dans une situation plutôt inquiétante. Un soir, elle décida de le suivre. L'homme entra dans une maison, Juliette parvint à observer l'intérieur d'une pièce, ils étaient plusieurs assis autour d'une table ronde, ils s'apprêtaient à disputer une partie de poker. Cette nuit-là, personne n'a pu savoir ce qui s'était vraiment passé. Il était quatre heures du matin, quand le chalet de Bradel fut entièrement détruit par un incendie. La douleur de cet homme avait été tellement forte, qu'on le retrouva pendu, il s'était donné la mort avec la corde d'une balançoire qui se trouvait dans un jardin d'enfants. Quant à Juliette

Trocart, elle avait disparu sans laisser aucune trace. Pour George Marchand, sa retraite se passait plutôt bien, il faisait des voyages, il allait souvent jouer des petites sommes d'argent dans les casinos, il rencontrait aussi des jeunes femmes qui étaient à la recherche d'un homme au grand cœur, avec surtout un gros portefeuille. Il aimait s'afficher avec ce genre de femmes. Souvent vers le milieu de la nuit, il disparaissait avec une d'entre elles. Un matin, alors qu'il était seul à prendre son petit-déjeuner sur la terrasse, une femme complètement effrayée arriva. C'était une brune aux cheveux longs, son chemisier était très ouvert, sa jupe était vraiment courte. Elle se jeta sur Marchand en criant :

— Aidez-moi ! Je vous en prie, un homme me suit, j'ai très peur, vous pouvez regarder s'il est toujours là.

Marchand posa son bol de café au lait sur la table, se leva pour aller voir. Après cinq minutes d'observation, il revint vers la belle inconnue en lui disant :

— Madame, j'espère vous tranquilliser, la rue est entièrement déserte, puis-je vous servir un verre d'eau ? Prenez donc cette chaise et asseyez-vous, le temps de vous calmer un peu.

— Je vous remercie, je vais m’asseoir, cela va me faire du bien, peut-être que je me suis affolée un peu trop vite. Mon pauvre Monsieur, par ma faute, votre café au lait va être froid, il faudrait vous dépêcher à le boire.

— Ah ! Il est juste comme je l’aime, heureusement pour moi, il était très chaud.

— Je vais vous laisser Monsieur, mille fois merci pour votre gentillesse.

— Voulez-vous que je vous ramène chez vous ? Vous préférez que j’appelle un taxi ?

— Non merci, ce n’est pas nécessaire, j’ai garé ma voiture dans la rue qui se trouve tout près de chez vous. J’ai trouvé le quartier tellement joli que je me suis arrêtée pour me promener, je pense que l’homme m’a aperçu, puis il m’a suivi, pour quelle raison je l’ignore complètement.

Marchand ne regardait pas le visage de cette femme qui était pourtant magnifique, il préférait lui regarder les jambes, qu’elle croisait et décroisait lentement. Soudain, elle se leva :

— Je suis désolé, j’ai oublié que j’avais un rendez-vous très important. Adieu ! Monsieur.

Elle s’éclipsa comme elle était apparue. Deux heures

plus tard le téléphone de Rudy Marchant sonna. Rudy était devenu l'homme d'affaires que son père avait souhaité, il avait modernisé tous ses hôtels, sa clientèle était très importante. Il était célibataire, il préférait avoir des aventures sans lendemain. Il décrocha son téléphone.

— Allô ! Monsieur Rudy Marchand ?

— Oui, je vous écoute.

— Je suis le Docteur Glaireux, votre père m'a appelé, il ne se sentait pas bien, quand je suis arrivé, il était allongé sur le sol, j'ai fait tout mon possible pour le ranimer. Je suis désolé, votre père a fait un infarctus.

Rudy ne comprenait pas pourquoi son père avait eu cette crise cardiaque, il y a peu de temps, il avait passé un bilan de santé, les résultats des examens étaient plutôt satisfaisants, pour un homme de cet âge. Les funérailles avaient eu lieu trois jours plus tard, c'était un matin, il y avait un soleil magnifique. Pour certaines personnes, la mort de Marchand, les soulageaient, elles ne ressentaient plus cette peur que l'homme avait installé dans leur esprit. À la fin des funérailles, Rudy était resté seul devant le caveau, il avait envie de murmurer quelques mots d'adieu à son papa. Un mois plus tard Rudy se préparait pour aller inspecter ses hôtels, il le faisait

tous les vendredis, il voulait que tout soit parfait pour le week-end. Ce jour-là, après avoir roulé pendant dix minutes, il aperçut une très jolie femme qui lui faisait des signes, elle avait garé son véhicule sur le côté de la route. Marchand s'arrêta.

— Bonjour Madame, puis-je vous aider ?

— Je suis en panne, pouvez-vous regarder ce qui se passe ?

— Je suis désolé, Madame, les moteurs ce n'est vraiment pas une grande passion, pour moi, ce que je peux vous proposer, c'est de vous ramener chez vous.

— Eh bien, j'accepte, mais je n'habite pas dans cette ville, je suis de passage à Arcachon, j'ai pris une chambre à l'hôtel « Beau Rivage » vous connaissez ?

— Oui ! Je suis le propriétaire de cet hôtel, je me présente, Monsieur Rudy Marchand. Je préviens mon garagiste pour qu'il vienne chercher votre voiture. Attendez ! Permettez-moi de vous ouvrir la portière, si le siège est trop près, je peux vous le reculez.

— Non, c'est parfait, je m'appelle Alice Castel, je suis dans la chambre 21 qui se trouve du côté de la rue.

— Bon ! Je vais demander que l'on vous installe dans la chambre 12, vous aurez une magnifique vue sur le

Bassin d'Arcachon, son prix sera exactement le même que la 21.

— Vous êtes très aimable et je vous en remercie, je suis heureuse que des hommes comme vous existent encore.

C'était une femme qui avait beaucoup de charme, elle était irrésistible, mais autour de cette beauté, il y avait du mystère. Quelques jours plus tard, après avoir profité de sa belle chambre, elle décida d'appeler la réception.

— Bonjour, je suis Madame Castel, puis-je parler à Monsieur Marchand s'il vous plaît ?

— Désolé ! Mais Monsieur ne se trouve pas à l'hôtel, il vient que le vendredi.

— J'ai besoin de lui parler, il faudrait qu'il passe me voir vendredi matin. Surtout que cela ne le dérange pas.

— Très bien, Madame, je l'informerai dès son arrivée.

Le vendredi matin, Rudy était devant la porte 12, il frappa trois petits coups.

— Entrez, la porte est ouverte.

Quand il entra dans la chambre, il fut émerveillé et

surpris, les rayons du soleil passaient au travers de la chemise de nuit de Madame Castel laissant apparaître les magnifiques formes de son corps. Très vite, elle se dirigea vers la salle de bains pour mettre un peignoir.

— Bonjour, Madame, ma secrétaire m'a dit que vous vouliez me parler.

— Oui, il faut que je vous explique, j'ai un diplôme d'herboriste et je cherche un local pour m'installer, votre aide me serait très utile.

— Avec plaisir, j'ai beaucoup de relations, je peux aussi vous faire de la publicité dans mes hôtels, si cela peut vous rendre service.

— Ah ! En voilà, une bonne idée Monsieur Marchand, avec vous à mes côtés, je suis certaine de réussir. Je suis tellement heureuse que je voudrais vous remercier, j'ai très envie de vous préparer mon infusion magique. Alors, si vous êtes libre, je vous invite à venir ici vers seize heures. Je suis certaine de vous surprendre.

— J'accepte votre invitation, avec plaisir, c'est moi qui offre les gâteaux, d'accord ?

— Non, ce n'est pas nécessaire, je pense que mon infusion sera largement suffisante.



Rudy était tout excité, c'était pour lui une chance merveilleuse qui se présentait à lui, il voulait tellement séduire cette femme. Il se présenta à seize heures, avec une rose à la main.

— Félicitations, Monsieur Marchand, vous êtes réglé comme une horloge, en plus, vous arrivez avec une fleur dans la main, elle est magnifique, je vous en pris, installez-vous dans le fauteuil. Je vous présente la mallette qui contient toutes les tisanes que j'ai réalisées, elles peuvent vous soulager en quelques minutes. Voici celle que je vais vous préparer, c'est mon petit bijou.

— Madame Castel, vos sachets sont magnifiques, leurs couleurs de photos anciennes sont agréables à regarder, quand vous avez ouvert votre mallette, un délicieux parfum s'est répandu dans toute la chambre, j'avais l'impression de me promener dans un champ de fleurs.

— Merci, c'est gentil, j'ai toujours avec moi ma petite machine à infusion. C'est parfait ! Elle est prête, je vous laisse déguster ce breuvage, pendant ce temps, je range toutes mes affaires.

— Mon Dieu ! Quelle saveur exquise, c'est vraiment un régal.

— Surtout, Monsieur Marchand restez assis pendant

un petit moment, car l'effet de l'infusion est instantané et il peut provoquer un léger vertige.

— Madame ! Je crois que j'ai une mauvaise réaction, je ressens dans les bras et les jambes une douleur, j'ai beaucoup de mal à bouger. Que se passe-t-il, ? C'est normal, ? La douleur est de plus en plus forte.

— Tu vas tout comprendre, Rudy, regarde-moi bien ! J'enlève ma perruque, je retire mes verres de contact de couleur bleue, tu me reconnais maintenant ?

— Oui ! Je me souviens de toi, Christel Kidal, mais pourquoi ce déguisement ? J'ai très mal, je ne peux plus bouger, il me faut une ambulance.

— Je vais t'expliquer ce qui va se passer, mon infusion est redoutable, elle s'appelle, « Une tisane pour l'enfer » Jusqu'à la fin, tu vas pouvoir parler, mais ton corps sera paralysé, pour finir, tu vas avoir une foudroyante crise cardiaque. Heureusement, pour toi, dans cette fiole se trouve l'antidote. Si jamais tu as envie de crier pour que quelqu'un vienne te porter secours, sous tes yeux, je vide la fiole. Je suis revenue pour que tu me racontes ce qui s'est vraiment passé avec Tara.

— Comment veux-tu que je te raconte, je n'étais pas avec Jimmy, c'est lui qui a tout fait, ce jour-là, il a complètement perdu la tête.

— Rudy, tu devrais faire attention, les minutes passent, je suis certaine que Jimmy n'a fait aucun mal à Tara, puisque c'est toi qui étais avec elle ce jour-là.

— Ma pauvre Christel, tu déliras complètement, tu es folle. Ce jour-là, j'étais chez elle, son père l'a confirmé aux gendarmes.

— Écoute ce que je vais te dire, espèce de dégénéré. Quand la maman de Tara m'a permis de regarder le rapport d'autopsie, j'ai très vite compris que Tara t'accusait. Le légiste avait noté qu'elle avait les doigts croisés. C'était notre signe, à chaque fois que tu étais présent, on le faisait. Tu comprends sale ordure ? Maintenant, je prends la fiole, regarde bien ce que je fais, je retire le bouchon et je commence à faire tomber quelques gouttes.

— Arrête ! Tu as gagné, ce n'était pas ce pauvre Jimmy. Je voulais juste effrayer Tara et puis tout a basculé dans la tragédie.

— Mais, pourquoi ? Tu avais bien une raison ? Je veux que tu me dises toute la vérité.

— Ce jour-là, je m'étais installé derrière un arbre, dans la main, je tenais une seringue, il fallait que je fasse vite, j'étais vraiment en manque. Quand je me suis piqué le bras, j'ai aperçu Tara, j'ai compris

qu'elle m'avait vu me droguer, j'ai voulu lui faire peur, je ne voulais pas que tout le monde soit au courant, si tu savais comme je regrette. Quand je suis parti, elle était vivante, l'orage a éclaté, je suis revenu vers elle, quand je me suis aperçu qu'elle ne respirait plus, j'ai ramassé la bouteille, le bout filtre de ma cigarette. Je ne voulais pas laisser de trace, j'ai caché ses vêtements sous un tas de feuilles, après j'ai paniqué, j'ai perdu mon sang-froid, je ne sais pour quelle raison j'ai pris son collier et je me suis enfui. Ensuite, j'ai tout raconté à mon père, il m'a demandé d'aller dans la chambre de Jimmy pour y déposer le collier, ce que j'ai fait, je connaissais la cachette dans son doudou.

— Te fatigue pas, Rudy, la suite, je la connais très bien, ton père a demandé au papa de Tara qu'il te fournisse un alibi, j'étais là quand il lui a donné son argent sale. À propos ! Ton père, lui non plus n'a pas bien supporté les gouttes de tisane que je lui ai versées dans son café. Pour celui de Tara, cette espèce d'ordure, j'ai préféré lui brûler son rêve. Quand il a accepté l'argent de ton père, j'ai pensé que cet homme vendait l'âme de sa fille.

— Christel ! Donne-moi la fiole, j'ai beaucoup de mal à respirer, j'ai très mal à la poitrine.

— Eh bien ! Prends-la Rudy, oh ! Pardon, j'oubliais

que tu ne peux plus bouger, ce n'est pas grave, je vais boire son contenu à ta place, je suis certaine que l'eau qui se trouve à l'intérieur est excellente. À ta santé !  
Rudy.

Quelques secondes plus tard, Rudy mourrait d'une crise cardiaque. Madame Castel aurait dit aux pompiers, qu'elle avait essayé de le ranimer avant de les appeler. Le lendemain Christel Kidal s'envola pour le Canada pour ne jamais plus revenir en France.

## Le Chat et ses Souris

Elle montait son cheval en amazone, c'était un Pur-sang anglais, il était noir, sur son chanfrein, il avait une tache blanche, ses paturons eux aussi étaient blancs. Elle se levait en même temps que le soleil,

elle arrivait toujours au grand galop pour inspecter ses vignes, elle était très élégante sur sa monture, ses longs cheveux bruns volaient au vent ainsi que son foulard bleu indigo, sa longue jupe noire lui cachait ses jambes, elle savait très bien se servir de sa cravache. Elle s'appelait Betty Sarrois, célibataire, elle habitait à Pauillac, elle était propriétaire d'un vignoble, ainsi que de deux maisons, elles étaient l'une à côté de l'autre, il n'y avait que quelques mètres qui les séparaient. Les deux maisons avaient un nom, la première, la plus belle, la demeure de Betty était « La Grande Ourse . » La deuxième « La Petite Ourse » était habitée par un couple de retraités. Betty, avait également une petite fortune personnelle. C'est Marcos, un ouvrier espagnol qui s'occupait de sa vigne. Quand il voyait arriver sa patronne, il était hypnotisé par sa beauté. Le pauvre homme aurait pu servir de doublure à Pierre Richard dans le film « Le Distrain . » Il y avait aussi Lise, servante depuis six ans de Madame Sarrois, elle faisait la cuisine, le ménage, la lessive, elle était orpheline, elle avait à peu près quarante-sept ans, elle boitait de la jambe gauche, c'était une infirmité qu'elle avait depuis sa naissance. Une grosse paire de lunettes lui cachait son visage qui était bien abîmé par beaucoup de souffrance. Betty n'avait pas d'enfant, son rêve était d'avoir deux filles, ce rêve la

rendait complètement folle, elle était prête à tout pour le réaliser. Elle se renseigna sur les bons vieux remèdes de grand-mère car pour être certaine d'avoir une fille, il fallait que l'homme soit fatigué. Pour le menu de cette dame, des produits laitiers, de l'eau, viandes, poissons, pain, œufs et surtout qu'elle connaisse très bien sa date d'ovulation. Il fallait également qu'elle puisse avoir un rapport sexuel deux ou trois jours avant cette date. Mais il y avait un problème, elle détestait les hommes, le comportement de ces Messieurs l'énervait. Certaines grenouilles de bénitier laissaient entendre que Betty à l'âge de trente-deux ans était toujours vierge. Ce mardi soir, était le meilleur jour pour tomber enceinte, elle avait mis toutes les chances de son côté. Ce soir-là, Marcos entendit trois petits coups contre sa porte, il se leva pour aller ouvrir, c'était Betty qui était devant lui, un grand manteau noir recouvrant tout son corps.

— Madame ! Que se passe-t-il ?

— Eh bien mon ami ! Ne me regarde pas de cette façon, on dirait que tu vois le diable.

— Oh, non ! Madame bien au contraire.

— Il m'a fallu beaucoup de courage pour venir chez toi, j'ai un très grand service à te demander et tu es

vraiment le seul homme en ce moment qui puisse me rendre ce service. Je vais peut-être te surprendre Marcos, je suis venu pour que tu me fasses un enfant et tu n'as pas le droit de refuser, c'est un ordre !

Elle entra dans la maisonnette, elle déboutonna lentement son manteau.

— Eh bien ! Marcos ne tremble pas comme une feuille, ne me dit pas que c'est la première fois que tu vois une femme nue.

— Mais Madame, vous êtes ma patronne et puis je vous admire tellement que je perds tous mes moyens lorsque je me trouve devant vous. De plus, vous êtes d'une beauté incroyable.

— Bon ! Ne perdons pas de temps déshabille-toi et passons à l'acte.

— Franchement, Madame, je suis intimidé, c'est la première fois que cela m'arrive. Voilà ! Je suis nu devant vous.

— Eh bien ! Je vois que tu n'as pas perdu tous tes moyens. Je vais te demander de ne pas m'embrasser pendant notre relation, je veux que tu fasses comme un footballeur, droit au but, je ne veux pas de préliminaire. Ne te tortille pas comme un ver de terre, je ne te demande pas de me faire une parade



nuptiale et surtout, tu enlèves ces horribles chaussettes.

Elle s'allongea sur le lit, son partenaire se gratta la tête et se frotta les cheveux avant de couvrir le corps de Betty par le sien. Il exécuta l'ordre que sa patronne lui avait donné.

— Bon ! Si tu as fini Marcos, maintenant, tu descends, je vais t'expliquer comment cela va se passer : « Si je tombe enceinte, en aucun cas cet enfant sera le tien. Si jamais tu avais envie de le reconnaître, je t'accuserai de viol et tu irais en prison. Pendant notre rapport, j'ai pensé à te griffer le dos pour te prélever un peu de peau. Maintenant, je vais aller me couper les ongles pour mettre le tout dans mon coffre. Si par bonheur, tu m'as mise enceinte d'une fille, je te donnerai une belle somme d'argent, tu pourras repartir en Espagne et acheter une magnifique maison. »

— Mais Madame ! Je suis votre serviteur, je ne veux que votre bonheur. Que va-t-il se passer quand les gens vont s'apercevoir que vous êtes enceinte ?

— Je dirais à ma boulangère que l'on m'a fait une insémination artificielle et cette nouvelle va se répandre très vite. Marcos, je tiens à te remercier pour ce que tu viens de faire.

— Tout le plaisir a été pour moi, Madame.

Les jours suivants, il continua son travail, il n'a jamais fait un faux pas, il est toujours resté à sa place. Quant à Betty, elle attendait que ses menstruations arrivent. Elle faisait partie de ces femmes qui ont un cycle irrégulier, mais un changement la rendait heureuse, ses seins étaient devenus sensibles et douloureux, ses mamelons eux-aussi devenaient durs et bombés. Ensuite, il y a eu les nausées matinales, les vomissements puis le test de grossesse, première visite chez le gynécologue, prise de sang. Tous les résultats confirmaient qu'elle était bien enceinte. Déjà, elle commençait à s'inquiéter, elle implorait son Dieu : « Seigneur, je vous en prie donnez- moi une fille. » Elle a attendu sa douzième semaine pour demander à son gynécologue le sexe de son futur enfant.

— Je vous écoute docteur, surtout ne me dites pas que c'est un garçon.

— Eh bien, Madame Sarrois, j'espère que vous avez choisi un magnifique prénom pour cette petite fille.

— Ouf ! Enfin, mon rêve va se réaliser, docteur ! Vous êtes certain que c'est bien une fille ?

— A quatre-vingt-cinq pour-cent, je suis certain que vous allez avoir une fille.

— Docteur ! Avant de partir, il faut que je vous embrasse.

Betty rentra chez elle, heureuse comme une reine, elle demanda à Marcos de venir la rejoindre.

— Marcos ! Tu es vraiment un ami, tu es resté silencieux pendant tout ce temps, tu m'as toujours respectée, tu as tenu ta parole, maintenant, c'est à mon tour. Je t'avais promis une récompense si tu me faisais une fille et bien, tu as réussi, voici un chèque qui te permettra d'acheter une grande maison une fois que tu seras revenu dans ton pays. Cependant, il faut que tu sois parti d'ici demain.

— Je crois qu'il y a une erreur sur la somme, Madame, elle est beaucoup trop importante et vous quitter aussi vite va me briser le cœur.

— Marcos, ne pleure pas, ta présence dans mon vignoble a été très importante pour moi, tu as été un ouvrier remarquable et je t'en remercie. Je crois que maintenant l'Espagne t'attend pour commencer une nouvelle vie.

Marcos qui était bien triste sur le moment, ne tarda pas à préparer une petite valise, fit le plein d'essence et prit la route vers l'Espagne. Mais avant tout, il passa une dernière fois devant le vignoble et poussa un grand cri de joie qui fit trembler toutes les

grappes de raisin. Il allait pouvoir s'offrir des castagnettes en or. Après son départ, sa maisonnette fut détruite, un grand coup de vent effaça toutes les traces de son passage sur le domaine. Quand on demandait à Betty :

— Vous avez licencié votre ouvrier ? On ne le voit plus dans les vignes !

— Il est parti en urgence chez lui pour s'occuper de son père qui est gravement malade.

— Quel dommage, il était si gentil tellement courageux, il doit beaucoup vous manquer ?

— Oui ! Bien sûr qu'il me manque, mais j'ai déjà trouvé son remplaçant, il commence la semaine prochaine.

La grossesse de Betty se passait très bien, son visage était rayonnant, sa présence dans les soirées était presque devenue agréable. Elle avait préparé la chambre de sa future fille, et ce qu'elle avait réalisé était merveilleux, la couleur rose bonbon des murs était d'une grande douceur, il y avait des stickers qui représentaient des nuages, des petits animaux, il y avait aussi une toile lumineuse avec des oiseaux et des fleurs qui s'illuminaient doucement. Sur le plancher, un joli tapis avec des papillons et des libellules de couleur mauve magenta était très agréable à regarder. Le couffin rose fuchsia de sa princesse était en osier tressé à la main. Lise était dans la cuisine, elle préparait des cœurs d'artichauts

à la vinaigrette pour le repas du soir. Betty s'était installée sur le canapé pour regarder la télévision. Elle en était à son huitième mois de grossesse, quand tout à coup :

— Lise ! Dépêche-toi de venir !

Elle lâcha l'assiette qu'elle avait dans la main, mais son infirmité l'empêcha de se précipiter vers le salon.

— Madame ! Que ce passe-t-il ? Vous m'avez fait très peur en criant.

— J'ai très mal dans le bas-ventre, je sens que quelque chose ne va pas, j'ai la sensation que le bébé pousse vers le bas, je perds les eaux, j'ai très peur ! Lise aide-moi !

— Pas de panique Madame, j'ai assisté à un accouchement, je sais ce qu'il faut faire.

— Non ! Je préfère que tu appelles les secours !

— Il est trop tard Madame, le travail a commencé, vous allez faire exactement tout ce que je vais vous dire et ça se passera bien. Surtout vous poussez pendant la contraction et vous reprenez de l'air entre les deux contractions. Allez Madame poussez ! Poussez ! Je le vois, il va sortir, encore un petit effort Madame, voilà, mon Dieu comme il est beau ce bébé, je vais lui chatouiller la plante des pieds pour le faire

réagir. Je regarde son corps, il a tout ce qu'il faut, il est parfait, je l'essuie, je coupe le cordon et je vous le pose sur le ventre pour qu'il se réchauffe.

Betty pleurait de joie, elle avait enfin sur son ventre sa petite fille, elle pouvait toucher son rêve, elle lui caressait la tête, le dos, les fesses, puis elle cria comme une folle :

— Non ! Non ! Sors-moi cette chose de mon ventre.

— Que vous arrive-t-il Madame ?

— Pourquoi ? Tu ne m'as pas dit que c'était un garçon, enlève-le tout de suite, je déteste les garçons, je les hais.

— Mais Madame s'est votre bébé quelle importance qu'il soit fille où garçon.

— Fais ce que je te dis ! Tu le prends et tu le mets où tu veux, je m'en moque.

— Madame ! Je crois que vous avez un problème votre placenta n'est pas sorti entièrement, j'appelle les secours pour qu'ils vous emmènent à l'hôpital avec votre bébé.

Une fois arrivé aux urgences, le bébé fut examiné, il était en excellente santé. Le docteur Quichotte entra dans la chambre de Betty.

— Bonjour Madame, pour votre bébé tout se passe bien, j'ai dans la main les résultats de vos examens, il faut que je vous informe que vous avez eu une infection qui a endommagé votre utérus ainsi que les trompes. Je suis désolé Madame de vous apprendre que vous ne pourrez plus avoir d'enfants. Vous avez eu énormément de chance qu'une personne soit présente pour vous aider à accoucher.

Betty s'arracha la perfusion qu'elle avait à son bras.

— Je vais faire un procès à ce charlatan de gynécologue, comment a-t-il pu se tromper ? Il faut qu'il change de métier ce gars, c'est un danger pour notre société. Il va en baver, je vous le promets.

— Madame ! Restez calme, tout le monde peut commettre une erreur, je vous déconseille de vous engager dans une telle procédure, je suis certain que votre gynécologue pensait vraiment que c'était une fille, le risque zéro n'existe pas. Reposez-vous, vous avez besoin de reprendre des forces, demain après-midi, vous allez pouvoir rentrer chez vous et vous occuper de votre enfant.

Le lendemain Betty était de retour à la maison. Quand elle est descendue du taxi, elle n'avait pas de bébé dans ses bras, elle était seule. Elle essaya de joindre Marcos pour récupérer l'argent qu'elle lui

avait donné, mais celui-ci était introuvable, le numéro de téléphone qu'il lui avait donné, était un faux numéro. Elle avait demandé à sa servante de s'occuper des papiers, Lise avait une procuration qui lui donnait carte blanche. Elle pouvait choisir aussi le prénom du bébé : « Tu seras mon petit Serge dit-elle et je vais essayer de te protéger. » Elle demanda à Betty :

— Madame, puis-je installer le bébé dans la chambre rose ?

— Cette chambre était réservée à une petite fille, aucun garçon ne mettra les pieds à l'intérieur, il faut que tu l'installes dans la vieille chambre au fond du couloir, si tu as envie de la rénover, tu es libre de le faire. Puisque tu veux t'occuper de cet enfant, Lise, il faut que je te prévienne, je ne veux pas le voir s'amuser dans le jardin, je ne veux pas l'entendre pleurer et encore moins le croiser dans la maison.

— Mais Madame !

— Si tu n'es pas d'accord avec moi, je l'expédie dans une famille d'accueil.

— Bon, très bien Madame.

La première année fut très difficile pour Lise, cet enfant lui donnait énormément de travail, elle était



fatiguée, sa jambe lui faisait de plus en plus mal. Certains jours, elle profitait que Betty soit partie faire un tour à cheval pour emmener Serge dans le jardin, elle lui montrait aussi des photos de sa maman. À l'âge de cinq ans, il restait toujours dans sa chambre, Lise pouvait le laisser seul, c'était un enfant très sage, un peu timide. Quand il entendait de la musique, il savait ce que sa maman allait faire, il quittait sa chambre sans faire de bruit, il se dirigeait vers la porte bleue du salon, il écrasait son nez contre la serrure pour que son œil puisse regarder sa maman danser. Il était émerveillé, ses petites jambes tremblaient. Souvent, Lise intervenait en lui disant :

— Ne reste pas ici, elle pourrait te voir, je n'ai pas envie qu'elle se mette en colère.

— Lili, pourquoi elle ne veut pas me voir ? Pourquoi elle ne veut pas me prendre dans ses bras ?

— Tu comprendras quand tu seras plus grand, maintenant, tu viens avec moi, je vais te lire une histoire pour que tu puisses t'endormir doucement et je vais te faire plein de gros bisous.

— Mais Lili, ou tu vas ! Ma chambre se trouve de ce côté.

— Attends, mon petit chéri, je suis un peu fatiguée, il faut que je remette un peu d'ordre dans ma tête.

Une semaine plus tard, Betty qui était très en colère demanda à Lise de venir la rejoindre dans le salon.

— Écoute-moi, Lise, si tu as un problème, tu me le dis, je ne veux pas que tu changes les objets de place à chaque instant, cela commence vraiment à m'échauffer les oreilles. Maintenant, tu remets le vase en cristal à sa place.

— Bien Madame, je suis désolée.

— Mais où vas-tu ? Où l'emmènes-tu ? Allez ! Arrête de faire l'imbécile pose-moi ce vase sur la cheminée et retourne dans ta cuisine.

Lise quitta le salon la tête basse, les yeux larmoyants, elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle entra dans la chambre de Serge.

— Lili ! Pourquoi pleures-tu ?

— Je crois que quelque chose ne fonctionne plus chez moi, je n'arrive plus à me concentrer, j'oublie parfois ce que je suis venue chercher.

— Ne t'inquiète pas Lili, je suis là, je vais t'aider.

— Merci, tu es un amour, je te fais un gros bisou.

Serge avait maintenant huit ans et il se débrouillait comme un grand. Il aidait Lise à cuisiner, il fallait qu'il l'aide aussi dans les tâches ménagères, mais

c'était très difficile pour lui, il ne fallait surtout pas que Betty le voit. Un matin, il se réveilla brusquement en se disant : « C'est bizarre, les rayons du soleil sont déjà dans ma chambre et Lili n'est pas venue me réveiller, peut-être qu'elle s'est endormie, je vais aller voir. »

Ce jour-là allait devenir un jour inoubliable pour cet enfant. Il marchait dans le couloir pour se rendre dans la chambre de Lili et d'un seul coup, la grande porte bleue s'ouvrit, et ce qui devait arriver, arriva.

— Qui es-tu ? Salle gosse, que fais-tu chez moi ?

— Euh ! Je suis Serge, je suis ton fils, maman, j'allais chercher Lili.

C'était la première fois qu'il pouvait lui parler, elle était si près de lui qu'il fut pris d'un petit vertige.

— Ah ! J'ai complètement oublié que j'avais un rejeton, je t'interdis de m'appeler maman, je ne veux pas que ce mot sorte de ta bouche, il faut que tu m'appelles Betty. Ce n'est pas la peine de chercher Lise, elle n'est plus ici, je l'ai envoyée dans un centre pour se faire soigner, elle ne reviendra jamais. Maintenant, tu sors de ma vue, tu retournes dans ta chambre et tu attends que je vienne te chercher.

Ne voulant pas lui montrer qu'il pleurait, Serge fit

demi-tour et courut se réfugier dans sa chambre. Il avait inventé un jeu, quand il jouait à ce jeu-là son chagrin disparaissait, il s'imaginait qu'il était un chat. Quand il réussissait à capturer des souris, ils les enfermaient dans une boîte et il comptait combien de jours elles pouvaient rester en vie sans boire ni manger. Mais ce jour-là, il sauta sur la boîte, avec beaucoup de colère, il écrasa les souris. Après le départ de Lise, Betty demanda à Alice sa voisine si elle voulait bien emmener Serge à l'école. Il était très malheureux de ne plus pouvoir tenir la main chaude de sa Lili. À chaque fois devant le portail de l'école Lise lui faisait un énorme bisou sur le front, mais maintenant il savait qu'il était vraiment seul. Sur les murs de sa classe, il y avait des dessins, des photos d'élèves, sur son bureau beaucoup de prénoms avaient été gravés. De sa place, qui se trouvait au fond, il apercevait un tilleul, il le regardait souvent, il était devenu son ami, il lui murmurait tous ses secrets. Quand le vent remuait légèrement les branches, il avait l'impression que le soleil lui faisait des clins d'œil. La sonnerie de la récréation ainsi que les élèves le terrifiaient. Il y avait deux petites filles qui étaient vraiment chipies, la première s'appelait Julie Tardiez, la deuxième Marie Albédos. Elles se moquaient de ses habits qui étaient bien trop petits pour lui, de sa maigreur, de ses cahiers, ses livres,

tachés d'huile de cuisson, de ses initiales, Serge Sarrois. À chaque récréation, elles lui disaient : « Achtung ! Voilà Serge, le pouilleux, le dégoûtant. » Il partait se cacher dans les toilettes, quand on regardait cet enfant, on voyait un visage triste, il avait le regard d'un petit chien battu qui marche sous la pluie, un soir de pleine lune. Le goût salé des larmes, il le connaissait tous les jours. Depuis sa naissance, il ignorait ce que l'on pouvait ressentir quand on a envie de rire, pourtant Lise avait fait tout son possible, pour entendre rire son petit Serge. Betty, comme tous les matins, inspectait ses vignes sur son cheval et Serge comme d'habitude surveillait son retour. Dans sa chambre il s'était installé un petit échafaudage qui lui permettait de voir les écuries. À son retour Betty fut surprise de voir un chien sortir de l'écurie, son cheval effrayé se cabra, sa cavalière fut jetée à terre, Serge se précipita pour lui porter secours. Elle était sur le sol, elle ne bougeait plus : « Betty ! Tu m'entends ? Réponds-moi. » Aucune réponse, Serge s'agenouilla près d'elle et avec sa petite main il écarta la mèche de cheveux qui cachait le visage de sa maman. Sur son front elle avait une plaie qui saignait légèrement. Il approcha doucement ses lèvres près de la joue de sa maman et pour la première fois de sa vie, il allait lui donner un baiser. Il était tellement heureux d'avoir touché sa peau qu'il

éclata en sanglots. Puis il se mit à crier : « Au secours, Betty ne bouge plus. » Alice arriva très vite en disant à Serge :

— Recule-toi, il ne faut surtout pas la toucher, les secours vont arriver, je viens de les prévenir.

Peu de temps se passa avant que les secours interviennent. Betty demeurait sans connaissance sur la civière. Alice proposa à Serge de venir chez elle.

— Non merci, j'ai l'habitude de me débrouiller tout seul, j'ai tout ce qu'il me faut dans le frigo. Si jamais j'ai besoin de toi, je viendrais te chercher.

Une heure plus tard, sans prévenir Alice, Serge enfourcha son vélo et partit à l'hôpital se trouvant à presque deux kilomètres de chez lui. Une fois sur place il se dirigea vers le bureau d'accueil.

— Bonjour, ma Betty a été hospitalisée en urgence, vous pouvez me dire dans quelle chambre elle se trouve.

— Il faut que tu me dises d'abord, son nom et prénom.

— Euh, oui, bien sur, c'est Sarrois Betty.

— Tu me laisses une minute et je vais te donner le numéro de sa chambre. Voilà, c'est au deuxième

étage et c'est la chambre deux cent quinze.

— Vous pouvez me dire si elle est réveillée ?

— Eh non, je suis désolé mon petit, je ne peux rien te dire.

Serge préféra monter les marches. En ouvrant la porte du deuxième palier, il fut surpris de voir un si grand couloir. Il s'avancait lentement en regardant les numéros. Il arriva devant la deux cent quatorze, il s'arrêta devant celle-ci, parce que devant la deux cent quinze il y avait des docteurs qui discutaient. Le plus âgé disait : « Je ne suis pas d'accord avec vous mon cher Confrère, il faudrait un miracle pour que Madame Sarrois puisse remarcher un jour, n'oubliez pas qu'elle s'est fracturée les deux vertèbres cervicales. » Serge préféra revenir chez lui, il s'enferma dans sa chambre. Il avait décidé d'attendre le retour de Betty pour en sortir. Julie venait de temps en temps frapper à la porte d'entrer en criant : « Tout va bien Serge ? » Il lui répondait que oui. Trois jours plus tard, il entendit un bruit qu'il ne connaissait pas. Il leva la tête, il avait l'impression d'entendre un grincement de roues, ce bruit bizarre se dirigeait vers sa chambre. Il sursauta quand il entendit deux énormes coups contre la porte. « Sors de cette chambre et viens pousser mon fauteuil », s'écria sa mère. Timidement il ouvrit sa porte en

disant :

— Bonjour Betty, je suis content de te revoir.

— Emmène-moi jusqu'au salon, tu vas remplacer Lise, tu vas marcher à ma place. Pour toi l'école c'est fini, maintenant tu vas t'occuper de moi.

Serge était épuisé, toute la journée il entendait : « Attrape cette carafe, repasse le linge, pousse mon fauteuil vers la droite, la gauche, tu roules trop vite, trop doucement. » Il était son souffre douleur, son paillason et pourtant il lui a toujours pardonné. Parfois même, quand il passait la serpillière, elle s'amusait à cracher sur le sol et rouler sur sa main avec son fauteuil roulant. Quand il cassait un verre, une assiette, un vase, c'était quinze minutes de punition, il avait très peur de ce quart d'heure, surtout quand cela se passait en plein été. Avant de se mettre à genoux près d'elle, il fallait qu'il lui donne le pot de confiture de fraises. Avec trois doigts, elle en prenait une importante quantité puis elle se faisait un malin plaisir de lui étaler sur les cheveux. Elle lui disait : « Maintenant, tu vas au soleil et surtout, tu ne bouges plus. » Les abeilles arrivaient très vite, ce n'était pas le bruit qu'elles faisaient avec leurs petites ailes qui l'effrayait le plus, mais la peur que l'une d'entre elles arrive à s'introduire dans ses narines où bien dans l'une de ses oreilles. L'hiver, c'était autre



chose, il l'entend encore lui dire : « Tu enlèves les chaussures, les chaussettes, tu remplis la baignoire d'eau froide, tu vas dehors, ensuite, tu mets les pieds dans l'eau. » Elle ne l'a jamais frappé, si elle l'a fait, c'est avec des mots, des mots qui font souvent beaucoup plus de mal que les coups. Elle lui disait : « Je pense que le jour où nous t'avons créé, nous avons oublié de te finir, mon pauvre écerelé, arrête de faire l'ahuri et ferme ta bouche, on dirait un innocent. » Il savait très bien que si elle lui parlait de cette façon, c'était parce qu'elle souffrait. Souvent, elle le regardait en pleurant, il savait que son plus grand rêve était d'avoir deux filles et par sa faute parce que l'accouchement s'était très mal passé, son rêve n'avait jamais pu se réaliser. Dans le placard de sa chambre, il avait collé sur le mur de nombreuses photos de sa maman, il aurait aimé être Rodin pour sculpter son visage. Pendant longtemps, il s'est occupé d'elle, il lui lavait le dos, il l'aidait à s'habiller, pour sa toilette intime, elle arrivait à se débrouiller. Son plus grand bonheur était de lui laver les pieds. Quand il les essuyait, elle se rapprochait de son visage et d'un seul coup elle le poussait pour le faire basculer en arrière, il imaginait que c'était un petit jeu. Ensuite sa maman a eu une sclérose en plaques, et il était tellement triste que bien souvent il partait dans les toilettes pour vomir. Pendant dix-sept

années il a veillé à ce qu'elle ne manque de rien. Il n'a jamais eu de copines, encore moins de camarades. Quand sa mère est morte, il avait vingt-cinq ans. Tous les soirs avant de se coucher il ouvrait la grande armoire de sa maman, ensuite il entourait avec ses bras une de ses robes, il plongeait sa tête à l'intérieur pour sentir son odeur. Une nuit, alors qu'il dormait profondément sa maman venait le réveiller, elle se trouvait debout devant son lit, elle était habillée de blanc, sa voix était vraiment bizarre, elle était suivie par un écho, elle lui disait : « Serge si tu veux devenir mon petit prince, il faut que tu me trouves deux filles de ton âge, tu entends mon amour, réalise mon rêve et je te baiserais les pieds. Mon petit chat, tu pourras t'amuser avec elles, avant de me les offrir. » Mais malheureusement ce n'était qu'un rêve. Les jours suivants il entendait sa maman, la nuit et le jour. Toujours les mêmes mots qui tournaient en boucle dans sa tête. Serge était très intelligent et en plus c'était un excellent bricoleur. Il a longtemps réfléchi, il voulait trouver quelque chose d'original, pour que sa maman soit heureuse. Après un mois, il avait enfin trouvé. Le plus difficile pour lui était de ramener chez lui les petits sacs de béton prêts à l'emploi. Il lui en fallait des centaines. Chaque semaine, il changeait de magasin. IL ne voulait pas que les gens se posent trop de questions. Il ne payait jamais par chèque,

encore moins avec sa carte bancaire. Pour faire le béton armé, il a utilisé des tuteurs en spirale pour tomates qu'il assemblait les uns avec les autres. Heureusement pour lui, un grand chantier de construction d'immeubles se trouvait près de sa maison. Il creusait sa fosse et attendait la nuit pour y déverser toute la terre et prenait des planches déjà utilisées pour se fabriquer des coffrages. Ce chantier était vraiment le bienvenu. Il a travaillé pendant cinq ans comme un fou. Pour lui cela n'a pas été facile de faire un tel ouvrage, il ne travaillait pas dans le bâtiment, il n'avait jamais utilisé de pelle, ni de truelle. Il voulait réussir ce qu'il avait entrepris. Il était très fier du résultat, quand il le regardait, il était émerveillé. Quand il ouvrait, la porte de la « Grande Ourse » il regardait ce magnifique carrelage qu'il avait posé sur le sol en se disant : « Personne ne pourra imaginer que, dessous, il y a mon petit bunker. » Pour se rendre à l'intérieur, il fallait aller dans l'autre maison située à quelques mètres et inoccupée depuis quelques années. C'est dans la cave que se trouvait le souterrain qui allait au bunker. Il avait été creusé pendant l'occupation allemande, par de courageux résistants, ils l'utilisaient pour y cacher des armes. Pour entrer dans son petit abri nucléaire, il avait installé une porte très épaisse avec un code secret. Serge marmonna « Le chat à sa maman a

réussi sa litière et à l'intérieur, je vais y installer les deux souris, non, plutôt ses deux filles, ne t'inquiète pas maman tu es dans le paquet-cadeau parce que j'ai mélangé tes cendres dans le béton. » Surtout, il lui fallait des filles sans frères ni sœurs. Il pensait que leur physique, leur poids, leur intelligence, n'avaient pas beaucoup d'importance et puis cela lui faciliterait ses recherches. Alors, il eut envie de retrouver les deux écolières, celles qui le faisaient pleurer à la récréation. Il y avait Julie Tardiez et Marie Albédos, les inséparables. Il savait qu'elles habitaient « Rue Lamire » à Pauillac. Mais, Serge se posait deux questions : « Peut-être n'habitent-elles plus dans cette rue ? Où alors, sont-elles parties vivre dans une autre ville ? Il fallait qu'il se renseigne. Le porte-à-porte commença.

Serge commençait à désespérer, il avait frappé à des dizaines et des dizaines de portes sans aucun résultat. Il pensait qu'il s'était trompé de rue, il voulut quand même continuer jusqu'au bout et essaya une dernière fois.

— Bonjour Madame, connaissez-vous la famille Tardiez où Albédos ?

— Oui, je crois me souvenir, les Albédos habitaient dans la maison aux volets marron et les Tardiez habitaient au bout de la rue, vous voyez, c'est la

maison qui est en démolition.

— Vous avez peut-être leur nouvelle adresse, Madame ?

— Non, mais ce que je sais, c'est qu'elles se sont associées pour ouvrir un petit salon de coiffure. Il s'appelle « Le Caméléon » Il se trouve dans la rue du Maréchal Joffre.

— Ah ! Je connais cette rue, je vous remercie beaucoup Madame. Je vous souhaite une très bonne journée.

Il trouva très vite le petit salon de coiffure. C'était un lundi, il était fermé. Il en profita pour relever le numéro de téléphone. Le lendemain, il stationna à quelques mètres du salon. Il voulait avant tout observer les deux filles avant de prendre un rendez-vous. Il avait peur qu'elles se souviennent de lui, mais Serge ne pouvait pas s'imaginer à quel point il avait changé. Il était devenu un magnifique jeune homme, grand, élégant, ses cheveux avaient des reflets roux et ses yeux étaient bleus vert. « Enfin ! Les voilà, elles ouvrent avec cinq minutes de retard. Marie n'a pas changé, elle s'est toujours habillée en suivant de très près la mode et Julie n'a pas laissé tomber sa préférence pour la couleur noire. Maintenant, il faut que j'attende, que je surveille, je

veux connaître leurs habitudes. « Tiens ! Julie sort déjà du salon, je me demande bien où elle peut aller ? Ah, d'accord ! J'ai compris, tous les matins, elle va chercher des cafés et des croissants dans le bar qui se trouve juste à côté du salon. » Il était vingt heures quand Julie et Marie sont parties. Après les avoir suivies pendant quinze minutes, le véhicule des filles s'arrêta devant une petite maison. Il n'y avait pas de clôture, un petit vélo rose d'enfant se trouvait sur l'herbe. Serge était très déçu, il ne voulait pas que ses souris aient un enfant. Il allait abandonner quand tout à coup Marie s'écria : « Eh ! Voisine, dit à ta fille qu'elle vienne chercher son vélo, elle va nous faire tomber un jour. » Serge rentra chez lui, pour préparer son matériel d'espionnage. Mini caméra et mini micro étaient au menu. Avant de les installer chez les filles, il s'assura qu'elles se trouvaient bien au salon de coiffure. Cela a été très facile pour lui d'entrer dans leur maison, il avait repéré que le matin avant de partir travailler, elles cachaient la clé sous un pot de fleurs. Après avoir mis son dispositif en place, il contrôla que tout fonctionnait bien avec son ordinateur qu'il avait à l'arrière de sa voiture. Tout était parfait, il pouvait maintenant observer leur salle de séjour. Alors il regarda le siège passager qui était vide en disant : « Je crois que tu vas être contente de ton petit chat, je vais bientôt pouvoir

t'offrir ton incroyable rêve. » Aujourd'hui était un grand jour pour Serge, il allait entrer dans le salon de coiffure. Si jamais une fille le reconnaissait s'était fini pour lui, il pouvait dire adieu à son cadeau.

— Bonjour Mesdames, je n'ai pas de rendez-vous, est-il possible de me couper les cheveux ?

Marie lui répondit :

— Oui, mais il va falloir attendre un petit peu.

— Cela ne me dérange pas, je ne suis pas pressé.

— Dans ce cas, vous pouvez vous asseoir et si jamais vous avez envie d'un magazine, ils sont sur votre droite.

Serge était heureux comme un fou, personne ne l'avait reconnu.

— Ah ! Monsieur, ma collègue a fini avant moi, c'est elle qui va s'occuper de vous.

— Bonjour, moi c'est Julie, installez-vous dans ce fauteuil pour que je puisse vous laver les cheveux. Vous êtes venu par hasard ou bien avez-vous entendu parler de nous ?

— Oui, des amis m'ont donné votre adresse et m'ont dit que du bien de vous.

— Ah, c'est très gentil, vous les remercieriez pour moi.

Vous avez des cheveux superbes Monsieur. C'est vraiment un plaisir de les coiffer.

— Votre petit ami ne doit pas aller souvent chez le coiffeur ?

— Je n'ai plus de petit ami, il profitait de moi et puis je n'ai pas beaucoup de temps. Pour Marie, ma collègue c'est la même chose, nous avons décidé de faire une pose pour le moment. Voilà Monsieur, j'ai fini, votre nuque vous convient-elle ?

— C'est parfait, impeccable, j'ai bien fait de venir.

Leur premier contact s'était très bien passé. Serge avait appris en même temps que ses souris étaient célibataires. Le soir venu, il gara sa voiture aux vitres teintées, tout près de leur maison. Après avoir mis son casque audio sur les oreilles, il alluma son ordinateur, écouta et regarda ce qui se passait dans le séjour de la maison. Julie était assise sur le canapé noir et Marie se tenait debout sur le côté gauche, elle disait à sa copine :

— Je suis contente de notre journée, nous avons très bien travaillé aujourd'hui.

— Oui, c'était super cette journée, j'ai adorée.

— Dis-moi Julie est-ce que tu as entendu cette vieille punaise, elle m'a énervée, elle était vraiment



désagréable.

— N'oublie pas Marie, le client est roi et puis il y aura toujours des gens insatisfaits. Tu n'oublies pas, mercredi nous avons rendez-vous avec le comptable.

Serge était toujours à l'écoute dans sa voiture. Julie continuait à parler :

— Marie, tu as vu ce gars que j'ai coiffé, la vache ! Ce regard qu'il avait, il me faisait craquer, il avait un visage d'ange.

— Ne t'affole pas ma petite Julie, peut-être qu'il ne reviendra jamais. Bon ! Je te propose que l'on se prépare un plateau télé parce que notre émission préférée va bientôt commencer.

— Oui, tu as raison, dépêchons-nous, je ne veux surtout pas manquer la finale de cette superbe télé-réalité.

— Ils ont vraiment de la chance ces gens d'avoir été sélectionnés.

Serge qui commençait à être fatigué arrêta son ordinateur et rentra chez lui. Avant de s'endormir, il imagina un plan pour reprendre contact avec les filles. Pendant son sommeil, sa maman venait toujours se glisser dans son rêve : « Bonjour mon fils, je suis très contente de toi. Je m'aperçois que tu te

débrouilles très bien, si tu continues comme cela, je vais te prendre dans mes bras et te serrer très fort contre moi. Je ne sais pas si tu as fait attention, mais pour la première fois, je t'ai appelé mon fils. » Les rêves que faisait Serge lui embrouillaient le cerveau. Le matin quand il se réveillait, il se demandait toujours où était la réalité. Un lundi matin, vers les cinq heures, il dégonfla un pneu de la voiture des filles. Il savait qu'elles allaient sortir vers onze heures trente, comme tous les lundis.

— Marie ! Viens voir, nous avons un problème.

— Que se passe-t-il encore ?

— Eh bien ! Tu ne vois pas, le pneu est crevé.

— Zut ! La poisse.

Serge avança sa voiture en roulant doucement et s'arrêta.

— Bonjour Mesdames, puis-je vous aider ?

Julie surprise lui répondit.

— Mais ! On se connaît, vous êtes venu au salon. Alors là Monsieur, vous arrivez vraiment au bon moment. Vous êtes notre sauveur.

— Vous pouvez ouvrir le coffre s'il vous plaît ? Il faut que je prenne le cric, je vais vous changer la roue.

Marie le regarda en lui disant :

— Ouah ! Vous avez une force incroyable, vous avez des bras très musclés.

— Voilà ! J'ai fini, puis-je me laver les mains s'il vous plaît ?

Julie le regarda en lui faisant un magnifique sourire.

— Oui, bien sûr, suivez-moi, je vais vous montrer où se trouve notre salle de bains. Je vous donne une serviette.

Pendant que Serge se lavait les mains, Julie marmonna à l'oreille de Marie.

— Retiens-moi, je crois que je vais lui sauter dessus tellement qu'il est beau.

Marie demanda à Serge s'il voulait bien prendre un petit apéritif où un soda.

— J'aimerais bien un grand verre d'eau, s'il vous plaît.

Julie proposa à Serge de s'asseoir sur le canapé. Elle lui demanda :

— Vous habitez à Pauillac ?

— Non, je ne suis que de passage, je suis dans cette ville pour mon travail.

À son tour Marie lui posa une question.

— Que faites-vous comme métier, si ce n'est pas indiscret ?

— Eh bien, comme vous êtes deux filles sympathiques, je vais vous dire pour quelle raison mon employeur m'a demandé de venir à Pauillac, mais il faut me promettre d'en garder le secret.

— Je vous jure Monsieur que nous serons muettes comme des carpes.

— Ce que je vais vous dire est très important, je travaille pour une chaîne de télévision qui est spécialisée dans les jeux de télé-réalité. Un nouveau jeu va être diffusé au mois de septembre et je suis ici pour sélectionner deux candidates. Pour la première émission, ils veulent absolument deux filles.

La curiosité de Julie était à son apogée.

— Mais comment joue-t-on à ce jeu ? Que faut-il faire pour gagner ? Que gagne-t-on ? De l'argent ? Des voyages ? Combien de temps dure-t-il ?

— Pour l'instant, je ne peux pas vous en dire plus. Si jamais vous êtes intéressées, vous pouvez me laisser votre numéro de portable. D'abord, il faut que j'appelle ma direction pour savoir si je peux vous expliquer le règlement et surtout vous dire quelle

somme d'argent recevra le vainqueur.

Il rentra chez lui le sourire aux lèvres. Il imprima sur internet la copie d'un règlement de jeu de télé-réalité sur lequel il ajouta une somme d'argent. Il effaça certaines conditions du contrat pour y mettre les siennes. Il retourna près de la maison des filles pour écouter leur conversation. En regardant la vidéo sur son ordinateur, il voyait Marie sauter comme une puce.

— Oh ! Ma petite Julie, je pense qu'il va nous choisir.

— Eh pourquoi, il nous sélectionnerait ?

— Parce que ce jeune homme à beaucoup de goût et puis tu sais bien que nous sommes uniques.

— Moi je voudrais surtout qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me donne un énorme baiser. Je le regarderais droit dans ses magnifiques yeux. Mais au fait ! nous sommes vraiment deux imbéciles, nous avons oublié de lui demander son prénom.

Serge continua pendant quelques jours à les observer. Il voulait attendre un petit peu avant de leur montrer le contrat falsifié. Marie et Julie avaient perdu tout espoir d'être qualifiées. La morosité se faisait ressentir dans leur salon. Le soir, elles avaient abandonné leur plateau télé, elles n'avaient plus

envie de regarder leur jeu préféré. Il était vingt heures cinquante-cinq, c'était un vendredi, quelqu'un frappa à leur porte. Julie se dépêcha d'aller ouvrir.

— Bonsoir Julie, excuse-moi de te déranger, j'ai oublié d'acheter du lait pour demain matin, alors je me suis dit, je vais aller voir ma petite voisine. Tu pourrais m'avancer une bouteille ? Tu vas bien Julie ? Tu as l'air bizarre.

— Non, tout va bien, je vais te chercher ton lait.

— Je te remercie, je te ramènerai une bouteille demain après avoir fait mes courses. Bonne soirée à toutes les deux.

Marie était sous la douche, quant à Julie, elle enfilait sa chemise de nuit lorsque son portable se mit à sonner. Elle le regarda, c'était un numéro inconnu, elle le laissa sonner, elle ne voulait pas être dérangée une nouvelle fois. Personne ne laissa de message sur le répondeur. En sortant de la salle de bains Marie demanda à Julie :

— Il m'a semblé entendre sonner un téléphone, c'était mon portable ?

— Non, c'était le mien.

— Eh alors, tu ne veux pas m'en dire plus.

— Je n'ai pas répondu, c'était tout simplement une

erreur. Ah ! Le voilà qui sonne à nouveau, il me semble que c'est encore le même numéro.

— Eh bien ! Réponds Julie, tu verras bien si c'est une personne qui se trompe.

— Allô !

— Bonsoir, Julie.

— Mais ! Qui êtes-vous Monsieur ?

— Oh ! Pardon, je suis désolé, je suis Fred le Monsieur qui travaille pour la télé. Il est peut-être un peu tard pour que je puisse vous apporter le règlement du jeu ?

— Non ! Non ! Pas du tout, vous pouvez venir, on vous attend.

Enfin, il venait de les appeler, elles étaient heureuses et surtout très impatientes. Avant qu'il arrive, elles s'étaient bien préparées, maquillage, coup de peigne. Chacune d'elle avait choisi dans leur garde-robe respective une magnifique robe.

— Bonsoir Mesdames, comme il est un peu tard, j'ai préféré vous avertir. Je ne vais pas vous faire attendre plus longtemps, voici le règlement et ceci est le contrat.

Marie regarda le règlement en le lisant à voix-

haute. « Les candidats seront enfermés dans un lieu clos, ils seront observés et enregistrés en permanence par le biais de caméras et micros. Ils seront soumis à un processus d'élimination. Ouah ! Le vainqueur recevra une somme de cent cinquante mille euros, plus des primes. »

Marie s'arrêta de lire et regarda son amie sans dire un mot. Julie demanda :

— C'est vrai Monsieur, le gagnant recevra tout cet argent ?

— Oui, je vous le confirme, mais maintenant, il faut m'appeler Fred parce que vous êtes sélectionnées.

Marie lui répondit :

— C'est une blague ! Vous n'êtes pas sérieux ?

— Je suis tout à fait sérieux, vous avez le droit de refuser, rien ne vous oblige à accepter.

Julie sauta au cou de Serge en lui disant :

— Nous sommes obligées d'accepter, l'occasion est trop belle pour refuser. Il faudrait être complètement folles pour dire non. Nous vous remercions Fred, nous allons essayer de ne pas vous décevoir en faisant monter au maximum l'audience.

— Pour l'instant, je suis obligé de rentrer à mon



hôtel. Je vous demande encore une fois, de ne rien dire à personne et surtout pas à vos proches. Si jamais je venais à apprendre qu'une autre personne a reçu des informations sur cette nouvelle émission, je serais obligé de tout annuler. Vous permettez que je revienne demain soir ? Je préfère venir quand il fait nuit, il faut vraiment que les gens ignorent mon existence. J'ai déjà pris un énorme risque en changeant la roue de votre voiture, heureusement pour moi votre voisine était absente ce jour-là.

— C'est d'accord Fred, nous vous attendrons demain soir.

Serge monta dans sa voiture en regardant une nouvelle fois le siège vide du passager, il murmura : « Tu vois Betty, j'ai réussi à les attraper, je vais bientôt les mettre dans mon paquet cadeau. » En arrivant chez lui, il brûla les faux documents. Il eut envie d'aller inspecter une dernière fois son bunker. Il s'assura qu'une fois à l'intérieur, il était absolument impossible d'en sortir. Julie et Marie se voyaient déjà au pays des merveilles. Cette nuit-là, elles n'ont pas beaucoup dormi et le lendemain allait être une journée bien longue. Les aiguilles de leur montres n'avançaient pas assez vite pour elles. Mais hélas, la vie ne se dirige pas d'un claquement de doigts. Dans le salon, on pouvait entendre voler une

mouche, les deux filles ne disaient pas un mot, pourtant d'habitude, elles étaient très bavardes, ce qui étonnait un petit peu leur clientèle. En fait, depuis leur arrivée elles ne pensaient qu'à franchir le seuil dans l'autre sens. Une fois dans leur maison, elles se sont assises sur le canapé. On ne voyait aucune émotion sur leur visage, mais plus on avançait dans la nuit et plus leur visage commençait à sourire, à exprimer de la joie. On avait l'impression que les mots qui sortaient de leur bouche étaient en vitesse accélérées. Elles avaient envie d'ouvrir une bouteille de champagne pour fêter cet événement. Marie posa une question à Julie :

— Si jamais tu gagnes que vas-tu faire avec tout cet argent ?

— Je vais commencer par m'offrir un magnifique voyage, je vais m'acheter en plus, une nouvelle voiture.

— Eh toi Marie, comment tu dépenseras l'argent ?

— Un peu comme toi, changer de pays et surtout refaire toute ma garde-robe, on pourrait aussi agrandir le salon.

— Ah oui ! Très bonne idée, pour le voyage faisons-le ensemble. Une chose est certaine, une de nous deux sera la gagnante de cette émission. Cependant, il y a

un petit truc qui m'inquiète.

— Ah ! Voilà, Julie a des soupçons.

— Non, pas du tout, mais j'aurais bien aimé savoir quelles épreuves on allait rencontrer. Écoute ! J'entends quelqu'un qui frappe à la porte, vient avec moi, on va ouvrir, je suis certaine que c'est Fred.

— Salut les filles, alors vous n'êtes pas trop énervées ?

— Oh si, nous ne tenons plus en place.

— Bon ! Maintenant, il faut m'écouter attentivement. Je vous demande de suivre à la lettre tout ce que je vais vous expliquer. Pour commencer, avertir votre clientèle que le salon sera fermé pendant une semaine. À chaque fois qu'une personne vous demandera si vous partez en vacances, vous lui répondrez que vous êtes obligées de vous absenter pour un voyage d'affaires. Pour vos proches, c'est exactement la même chose, il ne faut surtout pas qu'ils se posent la moindre question. Vous avez une semaine pour vous organiser.

Julie très étonnée demanda à Fred :

— Mais ! L'enregistrement de l'émission commence quand ? Peut-on savoir si les épreuves vont être difficiles ?

— Eh bien, lundi, nous serons le dix-sept et l'enregistrement est prévu le mardi vingt-cinq. Je ne peux vous en dire plus, tout repose sur l'effet de surprise. Dans cette enveloppe, il y a de l'argent que vous allez vous partager. Cet argent va vous servir à acheter des billets de bus jusqu'au terminus. Je ne veux pas que quelqu'un puisse vous suivre. La chaîne de télévision vous offre à chacune un téléphone portable jetable, que voici. Cela me permettra de vous joindre facilement pour vous donner des instructions. Vous allez mettre chacune une perruque de couleur différente, il faut vous habiller aussi de façon à ne pas attirer l'attention. Il faut que vous deveniez presque invisible. Évitez tout contact. Je vous attendrai au terminus de bus, et je préfère vous avertir, je porterai un chapeau, des lunettes de soleil et une barbe. Quand je vous apercevrai, je vous téléphonerai pour vous indiquer ma position. Ensuite, nous partirons sur le lieu du tournage. Surtout quand l'une de vous monte dans un bus, l'autre doit absolument attendre le prochain. Avez-vous des questions à me poser ?

Marie lui répondit :

— Oui, j'en ai une. Si jamais quelqu'un de notre famille ou bien un ami nous appelle parce que quelqu'un est gravement malade, que doit-on faire ?

— Cela ne se produira pas. Le jour venu, il faudra me donner vos portables personnels, vos cartes d'identité, vos clés de voiture. Pensez à enlever aussi tous vos bijoux. Nous mettrons tout ceci dans une enveloppe, elle vous sera restituée quand vous serez installées. Ah ! Je savais bien que j'oubliais quelque chose, prenez un sac à dos pour y mettre un survêtement et quelques changes.

Serge avait fait le plus difficile, maintenant, il allait pouvoir s'amuser un petit peu avec ses deux souris. C'était le jour J pour les filles, elles suivaient à la lettre les indications données par leur Fred. C'est Julie qui monta dans le premier bus, elle arriva au terminus sans aucun problème. Marie monta dans le deuxième, mais en plein milieu du parcours surgit un imprévu. Un jeune adolescent alcoolisé s'installa sur la route et obligea le conducteur du bus à s'arrêter. Pour éviter l'altercation, le chauffeur fut très diplomate et laissa monter l'adolescent qui acheta un billet. Puis il alla s'asseoir tout près de Marie qui commença à paniquer. Il resta tranquille jusqu'à la prochaine station et il quitta le bus en saluant les passagers. Avec un peu de retard, Marie arriva au terminus. Serge appela Julie.

— C'est très bien Julie, retourne-toi, je suis dans ma voiture qui est garée tout près de l'agence

immobilière.

— Oui, je vous vois Fred, je viens vous rejoindre ?

— Non, pas pour le moment, il vaut mieux attendre que la nuit soit tombée. Allez prendre une boisson à la terrasse du café qui se trouve sur votre gauche. Je vais dire exactement la même chose à Marie qui vient de descendre du bus.

Une heure plus tard, après avoir mis leur sac à dos dans le coffre, les deux filles montèrent à l'arrière de la voiture. Au bout de quelques kilomètres Serge s'arrêta dans un petit chemin. Il se retourna en disant aux filles :

— Maintenant je suis obligé de vous mettre un bandeau sur les yeux. À partir de cet instant, vous entrez dans le jeu.

Serge roula pendant un tout petit moment. Ensuite, il demanda aux filles de se baisser pour ne pas être vu. Il s'arrêta, il ouvrit la porte de son garage et il rentra sa voiture.

— Voilà nous sommes arrivés Mesdemoiselles, je vais vous demander de garder votre bandeau sur les yeux. Pour l'instant, on va laisser vos sacs à dos dans le coffre. Nous allons traverser un tout petit souterrain, ensuite quand vous m'entendrez ouvrir puis refermer

une porte, vous pourrez enlever votre bandeau. Julie demanda à Fred :

— En ce moment, nous sommes filmés ? Je n'entends aucun bruit.

— Oui, bien sûr les caméras tournent. Alors maintenant, j'ouvre la porte, je vous laisse entrer et je referme. « Bingo, j'ai réussi » s'écria Serge et il alla s'installer dans sa minuscule pièce où il avait ses appareils vidéos.

Marie et Julie étaient très étonnées, la petite pièce était entièrement vide, sans aucune fenêtre et la seule porte était verrouillée par un système électronique. Autour d'elles ce n'était que des murs en béton brut. En haut d'un mur, il y avait une grille de ventilation. Marie demanda :

— Il y a quelqu'un, Fred, vous m'entendez ? Que faisons-nous dans cette pièce ?

— Coucou les filles, ne vous inquiétez pas, je suis là, je vous regarde et vous êtes toujours filmées.

Julie lui répondit :

— Mais c'est quoi exactement ce jeu ? Que devons-nous faire ?

— Je vais vous expliquer ; D'abord, je vais vous demander de faire certaines choses, la première qui

refusera sera éliminée.

Marie demanda :

— Quelqu'un va nous emmener des chaises ou un canapé ? Combien de temps allons-nous rester ici ?

— Attendez ! Pour l'instant asseyez-vous sur le sol, détendez-vous, respirez lentement. Nous sommes désolés, nous avons un problème avec le code de la porte, nous vous demandons d'être patientes.

Les deux filles s'installèrent en se mettant dos à dos, elles trouvaient que cette position était plus confortable. Pendant des heures, elles sont restées assises, ensuite elles se sont allongées sur le sol pour s'endormir. Le lendemain matin un grand bruit qui ressemblait à des applaudissements les réveilla.

— Bonjour Mesdemoiselles, j'espère que la nuit n'a pas était trop longue. J'ai voulu vous faire plaisir en vous réveillant avec des gens qui vous applaudissent.

— Merci, mais nous avons très soif et on voudrait bien avoir un petit-déjeuner répondit Julie.

— La porte est toujours bloquée, il va falloir oublier le petit-déjeuner. La direction me demande de commencer le jeu, vous êtes d'accord ?

Marie et Julie se levèrent, un petit coup de doigts dans les cheveux pour les remettre en ordre, suivi



d'une tape dans la main en guise de complicité et Marie s'écria :

— Nous sommes prêtes, nous irons jusqu'au bout quoiqu'il arrive. Nous vous écoutons Fred.

— Si vous aimez la lutte, les filles, cela va vous servir. Vous avez exactement quinze minutes pour montrer aux téléspectateurs ce que vous savez faire. La première qui tombe à terre aura perdu l'épreuve.

Marie et Julie faisaient tout leur possible pour montrer un joli spectacle. Mais pour Marie c'était plus difficile, elle faisait partie des poids légers tandis que Julie était beaucoup plus imposante. Au bout de dix minutes, une cloche sonna, Marie venait de tomber à terre. Elle demanda à Fred :

— Nous avons vraiment besoin de boire, cela fait des heures et des heures que nous n'avons pas bu une goutte d'eau.

— Faites encore, un effort, ne vous inquiétez pas, tout va bientôt se terminer pour vous. La deuxième épreuve est beaucoup plus difficile. Mettez-vous face à face et maintenant donnez-vous des gifles, il faut qu'elles soient de plus en plus fortes. La première candidate qui laissera apparaître une larme aura perdu.

Marie très fatiguée resta sur le sol, Julie qui était plus résistante s'adressa à Fred :

— Ce n'est pas la peine de continuer, nous arrêtons de jouer. Nous ne sommes pas des gladiateurs ou le vainqueur doit tuer le plus faible. Nous voulons boire de l'eau, depuis un jour et demi, nous n'avons rien pris. Il n'y a même pas de lit, pas de toilettes, cela commence à devenir insupportable, nous avons mal à la tête, notre peau est sèche et froide. Je vous demande Fred de venir nous ouvrir et de nous ramener à boire.

— Je voudrais bien vous ouvrir, mais je ne me souviens plus du code.

— Je vous préviens Fred si vous n'ouvrez pas cette maudite porte, nous porterons plainte contre cette chaîne de télé et vous-même. Ce n'est pas compliqué ! Faites venir un spécialiste !

Serge avait fini de jouer avec ses souris. Il ne répondit pas à Julie. Pourtant, il aurait aimé leur dire que ce jeu de télé-réalité n'existait pas, que c'était le fruit de son imagination. Il préféra rester muet même sur sa véritable identité. Pendant deux jours et demi, il s'amusa à regarder Marie et Julie qui le suppliaient de leur venir en aide. Une nuit, il retourna dans la maison des filles pour enlever caméras et micros qu'il

avait installés dans le séjour. Il effaça toute trace de son passage. Il monta dans sa voiture en se disant, « J'ai oublié de nettoyer le cric et la roue de secours. » Une fois revenu chez lui, il regarda ce que faisaient les filles, elles étaient allongées par terre. C'était le quatrième jour, elles étaient mortes de soif et de faim. Serge ouvra la porte de son bunker, il voulait s'assurer qu'elles ne respiraient plus. C'est à ce moment-là qu'il entendit encore une fois sa maman qui lui disait : « Mon fils, comme je suis fier de toi, tu as réussi, c'est merveilleux, je suis la plus heureuse des mamans. » Il savait que maintenant, il pouvait l'appeler maman. Tout en pleurant de joie, il lui répondit : « Attends maman ! Je n'ai pas fini, il va falloir attendre quelques semaines, je veux te les offrir sur un plateau. » Les amis et les proches de Julie et Marie ne s'inquiétaient pas encore. Tout le monde savait qu'elles étaient parties en voyage d'affaires. Tous les matins, comme sa mère, Serge inspectait ses vignes. Il ne le faisait pas à cheval, mais en voiture. Les gens trouvaient que son comportement depuis quelques jours avait changé. Il souriait, il sifflait, il chantait. Certaines personnes disaient qu'il avait enfin trouvé l'amour.

Dès le huitième jour, les parents de Marie et Julie commençaient à se poser beaucoup de questions. Ils

décidèrent de contacter la gendarmerie, ils étaient très inquiets de ne pas avoir de nouvelles de leur enfant. Très vite, les avis de recherches se multiplièrent, les photos de Julie et Marie étaient distribuées un peu partout dans les lieux publics. Les gendarmes faisaient leur enquête, ils cherchaient des informations dans les gares, les aéroports, taxis, bus, mais hélas personne n'avait vu où aperçu les deux jeunes filles. Pendant ce temps-là, Serge surveillait la décomposition des corps. Les filles n'avaient plus de vêtements sur elles, il avait tout fait disparaître. Leurs portables, cartes d'identité, bijoux, rien n'avait résisté à son puissant chalumeau. Après avoir attendu plus de deux mois, il décida de réduire en miettes les squelettes de Marie et Julie. Il enfila une combinaison, un masque pour la poussière, des lunettes de protection. Il entra dans le bunker avec dans sa main droite une grosse masse. Il commença à frapper encore et encore sans arrêt. Après avoir mis tous les petits morceaux dans un sac, il se rendit au petit moulin à vent qui était dans son vignoble. La grosse meule qui se trouvait à l'intérieur termina le travail. Il récupéra la poudre et reparti dans sa pièce en béton. Il prépara du plâtre dans lequel il mélangea ce qu'il avait obtenu au moulin. Il commença alors à enduire un mur de son bunker en chantonnant, « Voici mon petit cadeau, pour ma maman chérie. »

Ensuite, avec des parpaings il condamna l'entrée du souterrain. Depuis ce jour sa maman n'est jamais plus revenue le hanter. Les parents de Julie et Marie espèrent toujours leur retour.

## Le Rituel de L'Horloge

Ville de Dijon, dimanche cinq novembre quatre-vingt-neuf. Dans la luxueuse villa de Monsieur Cordier, une main tremblante s'approche du téléphone, décroche le combiné et compose le numéro dix-sept. « Vous avez demandé la police ne

quittez pas ! » Ce soir-là Richard Brandy inspecteur de police était debout devant son bureau, il avait envie de mettre un peu d'ordre dans ses dossiers ainsi que dans sa tête. Ce n'était pas dans ses habitudes de rester aussi longtemps dans les locaux de la police. De toute façon, personne ne l'attendait chez lui, à part son poisson rouge. C'était un homme divorcé, grand, très mince. Ces collègues l'avaient surnommé « l'homme qui marche. » Il portait toujours une écharpe autour du cou, un cadeau de sa femme, elle lui avait offerte juste avant de le quitter. Il se décida quand même à répondre au téléphone.

— Inspecteur Brandy, je vous écoute.

— Venez vite chez Cordier ! Au vingt-deux, rue des hirondelles, il est mort !

— Cordier ? George Cordier ? Les cosmétiques ?

— Oui, c'est bien lui, nous vous attendons inspecteur.

— Surtout ne touchez à rien, j'arrive.

C'était pour lui, incroyable, le monument des produits cosmétiques venait de mourir, à l'âge de soixante-cinq ans. Dehors, il y avait une épaisse brume qui rendait la circulation difficile. Quand Richard arriva devant la propriété, le grand portail s'ouvra automatiquement, il entra en roulant au pas

de l'homme. Il s'arrêta devant la villa. La porte d'entrée était entrebâillée et laissait apparaître un mince rectangle vertical de lumière jaunâtre. Il apercevait la moitié d'une silhouette qui lui faisait signe de venir. Il se dépêcha de descendre de sa voiture, il arrangea son écharpe et couru sous la bruine en regardant tout autour de lui.

— Bonsoir Madame, je suis l'inspecteur...

— Oui, oui, je sais. Moi, c'est Marguerite, Madame vous attend. Donnez-moi votre veste.

L'employée de maison demanda à Richard de la suivre. Il était émerveillé, la beauté des meubles étaient à vous couper le souffle. Au fur et à mesure qu'il avançait, il entendait des personnes qui, lui semblait-il, se disputaient. Marguerite s'arrêta devant la grande porte du salon, le bruit de la supposée dispute venait bien de là. Elle frappa deux coups, puis plus aucun bruit, on pouvait à ce moment-là écouter le silence. Marguerite tourna la poignée, demanda à Richard d'entrer et referma la porte derrière lui. Il se trouva alors devant trois femmes et deux hommes, tout ce joli monde était en tenue de soirée. La plus âgée des femmes s'avança vers Richard en lui tendant la main.

— Bonsoir inspecteur, je suis Madame Violette

Cordier, voici mes deux filles, mon fils et mon gendre. Mon mari est dans son bureau qui se trouve derrière cette porte que j'ai fermée. Nous n'avons touché à rien.

— C'est très bien Madame, si vous permettez, je vais entrer seul.

— Je vous en prie inspecteur, faites votre travail.

Richard entra et referma la porte. Le cadavre de Monsieur Cordier était sur la moquette, il portait un smoking. Un fauteuil était renversé, une tasse de café et des documents se trouvaient eux aussi sur le sol ainsi qu'un diffuseur de parfum à la senteur d'amandes. L'inspecteur examina de plus près le cadavre, apparemment, il n'y avait aucune trace de violence, pas d'impact de balle, pas de sang. La main droite du mort était refermée. Le tic-tac de l'horloge attira l'attention de Richard. Elle était ancienne, en merisier. Le fronton était en laiton, l'estampe représentait des danseurs dans les blés. Le balancier lyre était poli et verni. Son moment d'admiration fut interrompu par un coup contre la porte.

— Vous avez fini inspecteur ? Lui demanda Madame Cordier.

— Oui, tout à fait. J'appelle le légiste et la police scientifique pour qu'ils viennent geler la pièce. À



partir de cet instant plus personne ne doit pénétrer dans le bureau. J'ai besoin de vous poser quelques questions Madame.

— Suivez-moi inspecteur, nous serons mieux dans le petit salon.

— Je voudrais savoir, Madame, pour quelle raison, vous n'avez pas appelé les pompiers. Pourquoi la police ?

— Parce qu'il y a quelques jours, j'ai reçu une lettre anonyme. Je n'ai rien dit à mon mari, je ne voulais pas l'inquiéter.

— Vous pouvez me montrer cette lettre.

— Non, je l'ai brûlée en la jetant dans la cheminée. Par la suite, un inconnu ou une inconnue, m'a téléphonée, en me répétant mot pour mot le texte de la lettre, sa voix était déguisée.

— Que disait cette personne, vous avez pensé à l'enregistrer ?

— Non, inspecteur, la personne me disait : « Je veux un million d'euros, sinon, tu risques de le regretter. »

— Je vais vous demander, Madame, de m'expliquer ce qui s'est passé ce soir.

— Comme tous les dimanches soir, nous avons

mangé en famille. Mon mari nous avait prévenus, qu'après le repas, il avait quelque chose de très important à nous révéler. Apparemment, ce n'était pas grave, car en nous le disant, il avait le sourire. Hélas, nous ne le saurons jamais. Il avait une habitude, quand le repas du soir était terminé, il allait prendre son café dans son bureau. Quand il avait bu la moitié de sa tasse, il ouvrait la porte de l'horloge. Il cachait toujours la clé dans le dictionnaire, nous connaissions tous sa cachette. Il prenait ensuite un petit coton avec lequel il nettoyait le balancier de l'horloge.

— Je ne comprends pas Madame, vous me dites que votre mari est resté tout au long du repas avec vous, alors, comment aurait-on pu le tuer ?

— Je ne sais pas inspecteur, tout cela est très mystérieux. Il n'y a que Marguerite qui s'est approchée de lui pour le servir.

— Le légiste va effectuer une autopsie et il m'expliquera ce qui a provoqué sa mort. Peut-être que dans son entreprise votre mari avait des ennemis. Il vous informait de ses rendez-vous ?

— Non, j'étais tenu à l'écart. Quand il arrivait à la maison, il ne parlait jamais de son travail. Pour en savoir plus, il faut que vous demandiez à mes

enfants, ils travaillent tous pour l'entreprise. Excusez-moi inspecteur, c'est très difficile, pour moi. Je revois encore mon mari, boire son café, nettoyer son balancier, refermer à clé la porte de l'horloge puis s'écrouler en essayant de se retenir à son fauteuil.

Marguerite frappa et entra dans le salon en disant :

— Madame, d'autres Messieurs de la police sont arrivés.

— Merci Marguerite, vous pouvez nous laisser, je m'en occupe.

La police scientifique et le légiste commencèrent à prendre des photos, à effectuer des prélèvements dans tout le bureau. Richard se tenait devant la porte et observait le travail de ses collègues. Madame Cordier avait rejoint ses enfants. Ce n'est que quelques heures plus tard que le corps fut emmené à la morgue pour être autopsié. Richard voulu se renseigner sur les enfants de Cordier. Il demanda à la fille aînée de le suivre dans le salon.

— Je suis désolé Madame, si cela est trop pénible pour vous, je peux attendre.

— Je vous écoute inspecteur, que voulez-vous savoir exactement.

— Votre prénom, quelle place avez-vous dans l'entreprise de votre père.

— Je suis Morgane Cordier, je ne suis pas mariée, j'ai un petit ami. Je suis chargé de promouvoir l'image de notre entreprise, je développe de bonnes relations avec les clients, les fournisseurs. Je suis le bras droit de mon père. Nous avons toujours tout décidé ensemble. Papa était pour moi un homme remarquable, je suis tellement triste que je n'arrive même pas à verser une seule larme.

— Le début de la soirée s'est-il déroulé normalement ? Aucun problème ?

— Non ! Le repas était délicieux, nous avons bavardé avec mon père et comme d'habitude il a pris son café tout seul dans son bureau.

— Je vous remercie d'avoir répondu à mes questions, encore une fois, je suis désolé Morgane. Pouvez-vous demander à votre sœur de venir ?

— Oui, bien sûr.

Devant Richard, Ambre préféra s'asseoir pour répondre à ses questions.

— Je vais vous poser la même question qu'à votre sœur. Donnez-moi votre prénom et dites-moi la place que vous occupez dans l'entreprise de votre

père.

— Je m'appelle Ambre, je suis mariée avec Raphaël Labos. Dans l'entreprise, je suis responsable de laboratoire. En fait, je n'ai pas grand-chose à vous dire et si cela ne vous dérange pas inspecteur, nous pourrions nous voir une prochaine fois.

— Je n'insiste pas Madame, je vous raccompagne auprès de vos proches.

Richard demanda à Monsieur Labos s'il voulait bien le suivre dans le salon.

— Faites vite inspecteur ma femme est fatiguée et nous voudrions rentrer le plus rapidement possible chez nous.

— Je veux juste savoir ce que vous faites dans l'entreprise.

— Je suis technicien en cosmétiques et j'ai beaucoup de respect pour cette famille. La mort de mon beau-père me touche profondément. Si vous avez d'autres questions, cela devra attendre.

— Non, mais il est possible que je vous demande de venir faire une déposition au poste de police.

La suivante était Marguerite, Richard lui demanda de s'asseoir.

— Cela fait sept ans que je suis au service de Monsieur et Madame. Je ne peux vous dire que du bien de mes employeurs.

— Marguerite, je voudrais savoir ce qui s'est réellement passé pendant le repas.

— Mais Monsieur ! Il ne s'est rien passé. J'avais préparé des langoustines, une baudroie à l'américaine, fromages et gâteaux. Ensuite, j'ai servi le café. Lors du repas tout se déroulait normalement. Ils mangeaient avec appétit et bavardaient comme tous les dimanches.

— Quand vous avez servi le café à Monsieur, il était seul dans son bureau ?

— Oui, il ne fallait pas le déranger, c'était un moment qu'il appréciait énormément. Puis-je finir mon service inspecteur.

— Oui, demandez au fils Cordier de venir, s'il vous plaît.

— Me voilà inspecteur, je m'appelle Nolan et je suis animateur dans les cosmétiques. Pour l'instant, je n'ai rien à vous dire et je vais vous demander de bien vouloir me suivre jusqu'à la sortie. J'espère que vous comprendrez inspecteur que nous avons besoin de nous retrouver en famille dans un moment comme

celui-ci.

— Oui bien sûr, de toute façon, j'avais fini. Encore une fois Monsieur, mes sincères condoléances.

Richard rentra chez lui, un peu surpris par le comportement du fils. Mais peut-être que sa réaction était normale, après tout, il venait de perdre son père. Le lendemain matin, Brandy se leva vers six heures, alluma son poste de radio et entendit :

« Voici les titres du matin. George Cordier est mort suite à une hémorragie cérébrale, déraillement d'un train en Inde, une tornade fait deux morts dans l'est de la Floride. » La mort de Cordier faisait les titres de tous les journaux. Les assoiffés de nouvelles fraîches étaient déjà présents devant la propriété de cet homme qui avait révolutionné le monde des cosmétiques. Avant de partir de chez lui, Richard donna à manger à son poisson rouge en lui disant : « Eh bien, cette mort n'est pas restée longtemps secrète. Je suis certain que c'est Bruno ce petit journaliste, il est toujours à la recherche d'un scoop. » Richard passa à la morgue, désirant que Norbert, le légiste, lui confirme que la mort de Cordier était bien due à une hémorragie cérébrale.

— Alors Norbert, c'est toi qui as donné l'information aux journalistes ?

— Pas du tout ! Mais je vais te surprendre en te disant de quelle façon Cordier est mort.

— Oh là ! Tu commences à m'inquiéter. Je t'écoute.

— Eh bien ce grand Monsieur des cosmétiques a été empoisonné où alors il s'est donné la mort avec du cyanure. Dans sa main qui était fermé j'ai trouvé cette clé.

— Tu penses qu'il aurait pu se suicider ?

— C'est possible Richard.

— Heureusement l'équipe des scientifiques a récupéré la tasse de café. Je vais leur demander s'ils ont les résultats des analyses. Pour la clé, je la garde, c'est celle de l'horloge. Je te remercie pour toutes ses informations Norbert.

Richard appela la police scientifique pour savoir s'ils avaient trouvé quelque chose d'intéressant dans la tasse à café. C'était étrange, il n'y avait pas la moindre trace de poison. C'était impossible que cet homme ait voulu mettre fin à ses jours. Il avait quelque chose d'important à dire à sa famille et il ne l'a pas fait. S'il ne s'est pas suicidé, c'est bien que quelqu'un lui a fait prendre ce poison. Comment cela a-t-il pu se produire, tout le monde le regardait prendre son café dans son bureau. Pendant le repas,



il n'y a que Marguerite qui s'est approchée de lui pour le servir. Toute la famille a mangé exactement le même repas. Richard demanda une commission rogatoire pour effectuer une perquisition dans le bureau. Pendant ce temps-là, devant le grand portail de la propriété, nombre de personnes étaient venues déposer des bouquets de fleurs. Les journalistes eux avaient posé leur appareil photos sur leur sac. Ils attendaient le scoop. Richard et ses hommes étaient arrivés à la villa.

— Bonjour Madame Cordier. Nous sommes venus pour effectuer une perquisition dans le bureau de votre mari. C'est du cyanure qui a provoqué la mort de votre époux. Pendant que mes hommes font leur travail, je vais vous demander une nouvelle fois, de venir avec moi dans votre salon.

— Vous voyez inspecteur, j'avais raison, je savais que quelqu'un voulait le tuer.

— Madame, vous aviez une bonne relation avec votre mari ? Avait-il une maîtresse ? Je suis désolé d'être aussi direct, mais je dois savoir.

— Je ne pense pas qu'il entretenait une relation amoureuse avec une autre femme. Notre vie de couple était normale, du moins je l'imagine. Il y avait des jours où on s'amusait bien et d'autres où on se

disputait. Avec nos enfants, il n'y a jamais eu de problème. Il était vraiment heureux de les avoir à ses côtés dans l'entreprise. Il était très fier de sa fille Morgane, il était en admiration devant elle. Pour Ambre, ce n'était pas la même chose, elle travaillait dans son laboratoire, elle était mariée... Cela ne veut pas dire que George l'aimait moins, bien au contraire.

— Quelle relation avez-vous avec votre gendre ?

— C'est un garçon charmant, très intelligent, il est issu d'une bonne famille, Ambre est très heureuse avec lui.

— Quel était votre emploi du temps cette semaine ?

— J'ai assisté à des défilés de mode, j'ai participé à un gala de charité, puis je suis allée chez des amies. Dimanche matin, nous avons fait le tour du parc à cheval avec mon mari.

— Je vous remercie d'avoir répondu à toutes mes questions. Ah ! J'oubliai de vous demander, Marguerite est mariée, des enfants ?

— C'est une femme que j'aime beaucoup. Elle vient du Nord de la France et elle est orpheline, célibataire et sans enfants. Son travail est toujours impeccable et en plus, c'est une excellente cuisinière.

— Madame, je voudrais vous poser une dernière question et ensuite avec mon équipe, nous partirons. Le soir du crime, je vous ai entendu vous disputer avec vos enfants, pourquoi ?

— Ce n'était vraiment rien d'important inspecteur, tout le monde me reprochait de vous avoir appelé. Peu à peu, le ton de la voix est monté d'un cran. Je vous souhaite une bonne soirée, inspecteur.

Une fois revenu au poste de police, Richard était déçu, la perquisition n'avait rien apporté de plus à son enquête. Il décida d'interroger toutes les personnes qui étaient présentes ce soir-là. Il écarta Madame Cordier puisqu'il venait de le faire. Il demanda à Nolan de venir à son bureau. Richard avait une habitude, quand il commençait une enquête, il ne quittait jamais son écharpe. Il l'enlevait que pour arrêter le coupable. Vers onze heures, le fils Cordier se présenta.

— Bonjour inspecteur, ma mère vient de m'apprendre que mon père est mort d'un empoisonnement, comment cela a-t-il pu se produire ?

— Attendez Monsieur ! Pour commencer, vous allez vous asseoir, ici, c'est moi qui pose les questions. Je voudrais savoir ce que vous avez fait la semaine

dernière et surtout dimanche, avant le repas.

— Eh bien, du lundi au samedi, j'ai fait des animations dans les pharmacies et les parapharmacies. Le dimanche je l'ai passé à jouer au golf. En fin de soirée je suis rentré chez moi pour me doucher et me changer. Ensuite, je me suis rendu chez mes parents.

— Vous avez une bonne relation avec votre beau-frère et vos sœurs ?

— Oui, c'est un gars sympathique et mes sœurs ne me posent pas de problèmes. Dans mon travail, elles me laissent tranquille.

— Votre père se comportait de quelle façon avec ses enfants ?

— C'est un homme qui nous a tout appris. Il était toujours présent quand on avait besoin de lui. Morgane était sa petite perle, il lui avait promis qu'elle lui succéderait quand il partirait à la retraite. Elle a tout pour réussir, c'est une fille formidable. Heureusement pour nous, en ce moment, elle arrive à maintenir l'entreprise à son plus haut niveau.

— Vous êtes célibataire, vous avez peut-être une petite amie Monsieur ?

— Non, j'ai un petit ami, nous sommes ensemble

depuis un an. Ma famille est au courant et tout se passe bien.

— Votre père voulait faire une annonce à toute la famille, vous saviez ce qu'il allait dire ?

— Non ! Pas du tout, nous ne savons toujours pas ce que c'était.

— Bon, je vous remercie d'avoir répondu à toutes mes questions. Je ne vous retiens pas plus longtemps.

Richard était certain que ce n'était pas un suicide. Il savait que parmi ces six personnes, l'une d'entre elles était l'assassin. Il avait envie de savoir comment le meurtrier avait fait, pour que cet homme prenne le cyanure sans que personne ne se doute de rien. Il était impossible de laisser tomber une petite capsule dans son assiette et verser le poison dans son verre, cela aurait été de la pure magie. Richard demanda à Morgane de se présenter à son bureau.

— Bonjour inspecteur, j'espère que vous n'allez pas me retenir trop longtemps. Je suis très occupée en ce moment. Prendre la suite de papa n'est pas une mince affaire. Il faut que je lui fasse honneur, il était tellement heureux de me dire : « Regarde bien ma fille, tu vois ces gestes, un jour tu les feras à ma place. »

— Madame, qu'avez-vous fait la semaine dernière ?

— La réponse est simple, le travail, une ou deux soirées avec des futurs clients. Lundi, je suis passée chez mon père pour lui faire signer des documents très importants.

— Que pouvez-vous me dire sur la journée de dimanche ?

— Eh bien, je me suis levée, j'ai pris mon petit-déjeuner et dans la matinée, j'ai recherché des fichiers sur mon ordinateur. À midi, je suis allée manger au restaurant avec des amies. L'après-midi j'ai voulu rester un peu seule. Le dimanche soir, nous avons mangé en famille. Je ne peux vraiment pas vous aider inspecteur. Pendant le repas, je n'ai rien remarqué d'anormal. Marguerite avait fait des merveilles en cuisine, comme d'habitude. Je revois encore mon père, quand il a refermé la porte de son horloge. Je ne peux pas effacer de ma mémoire cette image, celle où il prend sa tasse de café pour finir son contenu et là, c'est le choc, il s'écroule en nous regardant. Je suis désolée inspecteur, je ne peux pas continuer, c'est trop difficile pour moi.

— Je suis navré Madame, de vous avoir fait revivre cette soirée. Vous pouvez partir, je ne vais pas vous faire souffrir davantage.

Richard accompagna Morgane jusqu'à sa voiture. La pauvre femme avait beaucoup de mal à retenir ses larmes. Il la précéda pour lui ouvrir la portière qu'il referma doucement. Après avoir essuyé ses yeux, Morgane démarra. Richard était resté sur le trottoir, tout en arrangeant son écharpe, il la regarda partir. Le problème pour lui était que son enquête n'avancait pas. Il avait le sentiment d'être dans une impasse où il était impossible de faire marche arrière et encore moins demi-tour. Il décida de se rendre dans les bureaux de la société des cosmétiques. Les salariés ont toujours un mot à dire sur leur employeur. Quand il arriva, une hôtesse d'accueil vint à sa rencontre.

— Bonjour Monsieur, je m'appelle Monique, je suis là pour vous renseigner, avez-vous un rendez-vous ?

— Non, je suis Richard Brandy, inspecteur de police et je voudrais voir la secrétaire de Monsieur Cordier.

— Très bien, inspecteur, suivez-moi.

— Bonjour Madame, je fais une enquête sur la mort de votre employeur. J'ai besoin de vous poser certaines questions.

— Je vous écoute inspecteur.

— Monsieur Cordier a-t-il licencié un salarié

récemment ?

— Non, si cela a été fait, je ne suis pas au courant. Vous savez inspecteur, si vous cherchez une personne qui en voulait à mon patron, vous allez avoir du boulot, parce que dans le monde des affaires, personne ne se fait de cadeau.

— Vous pouvez me parler un petit peu de Cordier.

— C'était un homme gentil, il était correct avec ses employés et il désirait par-dessus tout la ponctualité de son personnel. Il lui arrivait de temps en temps de se mettre en colère.

— La dernière s'est passé quand ? Avec qui ?

— Mon Dieu ! Si je m'en souviens, c'était jeudi dernier. J'ai eu très peur, je me suis levée pour aller séparer Monsieur et son fils.

— Il se disputait avec Nolan ?

— Oui ! Inspecteur, ils criaient tous les deux. Il venait demander de l'argent à son père. Mais Monsieur n'a pas voulu lui en donner. Son fils est un gros joueur, il dépense tout dans les courses de chevaux. Ce qui m'a effrayée le plus, c'est quand il a menacé son père en lui disant : « Tu vas voir ! Tu vas finir par me la donner ma part. »

— Ils avaient souvent des accrochages de ce genre ?



— Depuis que je travaille ici, c'était la première fois que je les voyais dans cette situation. Mais, depuis quelques jours ce garçon était devenu étrange. Une fois, je l'ai surpris près de sa corbeille à papier, il découpait des lettres dans des magazines. J'avais trouvé cela assez bizarre.

Richard avait enfin des informations pouvant désigner Nolan comme le suspect numéro un. Une petite visite chez ce Monsieur, avec un mandat de perquisition était nécessaire. Mais avant cela, l'inspecteur voulait interroger Ambre et son mari. Il demanda à la secrétaire s'ils étaient dans leur laboratoire.

— Je pense que oui, je vais les prévenir.

— Non, non ! Ne vous dérangez pas.

Il frappa trois fois et entra. Une très forte odeur de produit chimique obligea Richard à se tamponner le nez avec son mouchoir. Il y avait des éprouvettes de toutes les couleurs qui étaient soigneusement rangées sur une grande paillasse. Le mari d'Ambre était assis devant son microscope.

— Bonjour Monsieur Labos, j'étais venu pour poser quelques questions à votre femme et je m'aperçois qu'elle ne se trouve pas ici.

— Effectivement, elle a eu besoin de quelques jours de repos. Peut-être puis-je vous aider inspecteur ?

— Oui, bien sûr, que pensez-vous de Nolan ?

— C'est un garçon charmant, mais le problème c'est qu'il a beaucoup de difficulté à bien se comporter dans la vie. C'est un joueur pathologique et un jour, sa maladie va l'entraîner au fond du gouffre.

— Êtes-vous au courant de sa dispute avec son père ?

— Oui, il paraît que celle-ci était beaucoup plus importante que les autres. Mais le lendemain, comme à son habitude, mon beau-père le prit dans ses bras en lui disant : « Oublions cela et embrassons-nous ! » Très souvent, Nolan réussissait à culpabiliser son père.

— Très bien Monsieur Labos. Maintenant, je vais passer chez votre femme. Pouvez-vous la prévenir de mon arrivée, s'il vous plaît ?

Richard pensait que Nolan était vraiment le vilain petit canard de la famille. « Quelque chose cloche dans cette histoire ! Comment peut-on se disputer avec autant d'agressivité et ensuite s'embrasser de la sorte. L'habitude des disputes probablement. Peut-être que son addiction au jeu lui a fait perdre la tête au point de tuer son propre père afin de toucher sa

part d'héritage ! » Richard se posait toutes ces questions qui restaient pour l'instant sans réponse. Il arriva chez Ambre en espérant obtenir plus d'informations sur cette famille.

— Bonjour inspecteur, je vous attendais, mon mari m'a prévenu. Voulez-vous que je vous offre une boisson ?

— Avec plaisir Madame, je prendrais bien un verre d'eau.

— Voilà votre verre inspecteur. Je vous en prie ne restez pas debout, installez-vous dans ce fauteuil. Alors, de quelle façon puis-je vous aider ? Mais avant tout, laissez-moi vous débarrasser de votre écharpe.

— Non, je vous remercie, je préfère la garder, j'ai la gorge très fragile. Je voudrais que vous me parliez de votre frère et de votre sœur, si cela ne vous dérange pas. Que savez-vous de leur vie en dehors de leur travail ?

— Rien ! Inspecteur, ce qu'ils font de leur vie ne me regarde pas. Je ne suis pas là pour les juger, mais pour les aider s'ils ont besoin de moi.

— Je ne veux pas vous mettre mal à l'aise, Madame, rassurez-vous je suis au courant pour votre frère.

— Ah ! Vous savez. Je suis triste pour lui, je voudrais

tellement qu'il se fasse soigner. Il n'est pas méchant bien au contraire. Ce qui m'inquiète le plus, est que pour obtenir de l'argent, un acte de folie ne le dérangerait pas du tout. Je souhaite que cela s'arrête très vite. En ce qui concerne ma sœur, je l'admire, c'est une fille qui est honnête, juste, aimable, toujours à votre écoute. Toute sa vie se résume à l'entreprise familiale. Mon mari aussi la respecte beaucoup, il aime son travail. Il me dit souvent que c'est une grande professionnelle. Lundi dernier, j'ai annoncé à mon père qu'il allait être grand-père. Il était tellement heureux qu'il pleurait de bonheur. C'était la première fois que je pouvais voir des larmes de joie sur son visage. Je suis un peu fatiguée inspecteur, il faut que je me repose.

Richard quitta le domicile d'Ambre et décida de perquisitionner chez Nolan. L'intérieur de la maison du fils Cordier était d'une grande beauté. Tout était bien à sa place comme si l'ordre était la priorité dans cette maison. Mais, cette priorité-là, n'a pas été respectée bien longtemps par les policiers. Nolan était debout, il regardait sans dire un mot. Richard se trouvait dans le cellier et quinze minutes plus tard, il appela le propriétaire des lieux et lui demanda :

— Je suppose que cette boîte de chaussures vous appartient ainsi que son contenu ?

— Euh, oui, pourquoi ?

— Parce qu' à l'intérieur ce ne sont pas des chaussures qu'il y a, mais un déformateur de voix. Votre mère m'a dit qu'elle avait reçu des menaces par une personne dont la voix avait été déformée par un appareil. Vous avez une explication à me donner ?

— Oui, j'utilisais ce changeur de voix quand j'ai commencé à faire de l'animation. Je proposais aux spectatrices d'appeler leur mari pour leur faire une blague. En ce qui concerne ma mère, il est possible qu'un soir, après une bonne soirée avec des copains, j'ai eu envie à mon tour de lui faire une farce.

— Bon d'accord, vous lui avait fait une plaisanterie. Je suppose que pour la lettre anonyme qu'elle a reçue, c'était la même chose.

— Oui, ce jour-là, j'ai fait vraiment n'importe quoi. J'ai voulu le dire à ma mère pour qu'elle ne s'inquiète pas. Quand je suis arrivé pour lui avouer, elle jetait ma lettre dans la cheminée. Je voyais la peur sur son visage, je n'ai pas eu assez de courage pour me dénoncer.

— De quelle façon, votre père a-t-il pris le cyanure ? Sa disparition vous arrange plutôt, vous allez avoir une part de l'héritage. C'est un bon mobile, pour commettre un meurtre.

— Eh ! Doucement inspecteur, je n'ai pas tué mon père. Je suis incapable de faire du mal à une mouche. Il est vrai que l'on se disputait fréquemment, mais, il n'y avait pas de haine entre nous. J'aimais mon père, toute ma famille pourra vous le confirmer !

Nolan faisait tout son possible pour prouver son innocence. Dans la soirée Morgane décida de passer chez sa sœur.

— Bonjour Ambre, je viens prendre de tes nouvelles, comment vas-tu ? Tu as un visage fatigué, tu vas tenir le coup ? Je suis venue pour que tu raisonnes ton mari. Souvent, il a harcelé papa, pour qu'il lui donne les fonds nécessaires pour agrandir votre maison. Papa a toujours refusé. Pour l'instant, il est hors de question qu'il me demande de l'argent.

— Calme-toi Morgane, nous pouvons parler tranquillement. Tu es vraiment sur les nerfs en ce moment, frangine. Effectivement, il m'a raconté qu'il avait demandé de l'argent à papa sans mon autorisation. Raphaël avait été très vexé par un refus assez catégorique de la part de notre père. Je pense qu'il a bien compris le message, mais je tiens à te prévenir, puisque nous sommes dans les confidences, que Raphaël et moi allons monter notre propre entreprise. Nous préférons produire des cosmétiques bio. Maintenant, je vais te demander de prendre ton

sac à main et de te diriger vers la sortie, je ne te raccompagne pas, tu connais le chemin.

— Ma pauvre fille, ta propre entreprise, je te souhaite beaucoup de courage, tu en auras besoin.

Après avoir fait peur à Nolan, Richard rentra chez lui. En arrivant, il se posta directement devant le bocal de son poisson rouge, lui donna à manger et le regarda tourner en rond. Il avait l'impression de se voir dans son enquête. Il n'arrivait pas à connaître le véritable mobile de ce meurtre alors il s'interrogeait. « Dans cette histoire, la mort de George Cordier était bénéfique à Nolan et à Raphaël. Tous les deux avaient demandé beaucoup d'argent. Morgane et Ambre n'avaient aucune raison, leur père avait déjà tracé leur avenir dans son entreprise. Mais, il est tout à fait possible que l'une d'entre elles ait voulu précipiter les événements. Violette était très amoureuse de son mari et en plus, il lui était fidèle. Où bien, elle m'a menti, il avait peut-être une maîtresse et il envisageait de divorcer. Il n'y avait aucun contrat de mariage. Il reste Marguerite, elle a un salaire correct, son employeur était respectueux envers elle, alors pourquoi l'aurait-elle tué ? » Et si cela n'était pas la vérité ! Il fallait qu'il reprenne son enquête depuis le début. Il demanda au légiste :

— J'ai besoin de savoir de quelle façon le meurtrier

s'est servi du poison. Il faut absolument que tu me donnes une réponse.

— Très bien Richard, je ne vois qu'une solution refaire minutieusement une autopsie.

Pendant ce temps, il retourna interroger Marguerite. Cette femme était un véritable personnage. Elle coiffait ses cheveux avec deux couettes, son rouge à lèvres dégoulinait légèrement et ses lunettes rectangulaires étaient toujours de travers. À chaque fin de phrase, elle clignait des yeux. Elle portait un tablier à carreaux rouges et à chaque fois qu'elle parlait, elle plongeait ses deux mains à l'intérieur de la seule poche de devant. C'était peut-être un geste qui lui servait à cacher sa timidité. Il se demandait si elle allait appliquer la loi des trois singes.

— Bonjour Marguerite, asseyez-vous. Vous allez me raconter ce qui s'est passé la semaine dernière dans cette maison. Détendez-vous, surtout prenez votre temps pour me répondre.

— Eh bien Monsieur, je réfléchis et je peux vous dire qu'il ne s'est rien passé. Chaque semaine, je fais à peu près le même travail, les chambres, la poussière, la cuisine, je suis très occupée. Bon, voyons, le lundi, en début d'après-midi, j'ai trois heures de pose, j'en profite pour regarder mon feuilleton, « Les feux de



l'amour » Vous connaissez inspecteur ? J'adore les personnages, surtout Victor.

— Non ! Pas du tout. Pouvez-vous continuer s'il vous plaît et surtout n'oubliez aucun détail.

— Après mon feuilleton, je suis allée à l'étage pour porter des serviettes neuves dans la salle de bains. Avant de monter, j'ai vu Monsieur qui était dans son bureau, il était au téléphone, il n'avait pas fermé la porte entièrement, il parlait avec son notaire. J'ai posé les serviettes sur le meuble de la salle de bains et puis je suis allée aux toilettes. Avant de descendre, j'ai été surprise de voir Morgane, elle se trouvait sur le côté de la porte du bureau et quand elle m'a vue, elle dit à son père : « Coucou papa, c'est moi, je peux entrer, je t'apporte des documents à signer. » Ensuite, je suis allée m'occuper dans ma cuisine et heureusement pour moi, cette semaine Monsieur et Madame n'ont invité personne. Il y a aussi le plombier qui est venu faire l'entretien de la chaudière. C'est tout ce que je peux vous dire inspecteur.

— Je vais vous demander Marguerite de fermer les yeux et d'imaginer que Monsieur est dans son bureau. Que fait-il ?

— Eh bien, il pose sa tasse de café, il prend un coton

dans une boîte, il ouvre la porte de l'horloge et il commence à nettoyer l'intérieur.

— Continuez ! Je vous écoute, ensuite que fait-il ?

— Ah oui ! Je me souviens. Je ne sais pour quelle raison, il s'est reculé légèrement de l'horloge en regardant et en frottant son poignet. Après il a refermé la porte à clé et la suite, vous la connaissez inspecteur.

— Je vous remercie, Marguerite. Maintenant, je vais aller dans le bureau et surtout que personne ne me dérange.

Richard referma la porte, il avança de deux pas. Pour bien observer la pièce, il resta au moins cinq minutes dans chaque coin. Hélas pour lui, il ne trouva rien de suspect, ni d'anormal. Il glissa sa main droite dans la poche de son blouson pour en sortir la clé de l'horloge. Avant de l'introduire dans la serrure, il constata des griffures sur le bois. Après avoir ouvert, il examina soigneusement son intérieur. Il ne trouva aucun indice, il fixa le balancier pendant un long moment, ensuite, avec sa main droite, il arrêta le balancement de celui-ci, en se disant : « Enfin ! J'ai trouvé, l'arme du crime. » A ce moment-là, son portable sonna, c'était le légiste qui appelait Richard pour l'informer qu'il avait fini sa deuxième autopsie.

— J'espère que tu as trouvé quelque chose d'intéressant sur le corps de ce pauvre homme ?

— Oui ! Avec l'aide d'une loupe, j'ai découvert une marque à son poignet. Je pense qu'elle a été faite par une minuscule aiguille.

— Tu es le meilleur des légistes, je te remercie.

Richard referma la porte de l'horloge à double tour et retira la clé. Il rentra chez lui. Une fois arrivé, il s'allongea sur son canapé en fermant les yeux. Il avait besoin de réfléchir dans le calme. Le lendemain matin, il téléphona à Violette pour lui demander le nom de leur notaire. Il pensait que le mobile du crime était tout simplement une histoire d'héritage. Il discuta pendant une soixantaine de minutes avec le notaire. Quand il raccrocha, il savait que l'argent n'était pas tout à fait le seul mobile de ce meurtre. Maintenant, il connaissait l'assassin. Avant de l'arrêter, il voulait avoir une preuve et pour l'obtenir, il surveilla pendant quelques jours la maison du coupable. C'est un clochard qui avait dans son caddie l'objet qui avait servi à la préparation du poison. Richard s'approcha de l'homme en lui disant :

— Je suis policier et je désire te poser quelques questions.

— Eh bien ! La journée va être agréable, je tombe

déjà sur un poulet. Je n'ai rien à dire, file dans ta basse-cour.

— Ne t'énerve pas, je veux juste savoir si tu passes toutes les semaines dans cette rue ?

— Évidemment, c'est chez moi ici, c'est ma rue et se sont mes poubelles. C'est interdit de se nourrir gratuitement ? Les propriétaires me laissent tranquille, certains me donnent une bouteille en début d'année. Il y en a d'autres qui veulent me poser des questions et ils n'ont même pas la politesse de sortir de leur poche une petite pièce. Alors moi, je suis fermé comme leur porte-feuilles, tu vois ce que je veux dire.

— D'accord, j'ai compris. Tiens, prend ce billet, tu vois, je suis généreux avec toi.

— Monseigneur est trop bon, je vous écoute Monsieur de la police.

— La semaine dernière as-tu fouillé la poubelle des gens qui habitent dans cette maison ?

— Attention ! Ne m'insulte pas, mon travail, je le fais correctement. Approche-toi de mon caddie et regarde ce mortier et pilon de cuisine comme ils sont magnifiques. Ils étaient dans ce dépotoir.

— Ah oui ! Très joli marbre, je suis obligé de le

garder, parce que c'est une pièce à conviction.

— Voilà ! Tu m'as donné un peu d'argent et maintenant, tu en profites pour me dépouiller.

Comment je vais faire, c'est une partie de ma vie qui est dans ce chariot. C'est vraiment horrible ce que tu me fais.

— Est-ce que ce deuxième billet peut te consoler ?

— Oh oui ! J'ai eu peur, je croyais que mon heure était venue.

Richard posa sa main droite sur l'épaule du clochard en signe de remerciement. Il se dépêcha à faire analyser le mortier de cuisine. C'était bien ce récipient qui avait servi à la préparation du poison. Il demanda aux six personnes qui étaient présentes le soir du crime de se réunir dans la villa. Quand Richard arriva, toute la famille était là, c'est alors qu'il enleva enfin son écharpe. On ressentait dans la pièce une énorme angoisse, elle en devenait palpable.

— Je vous ai demandé de venir parce que parmi vous se trouve l'assassin de George Cordier. Derrière cette porte, il y a deux policiers, personne ne pourra sortir. C'est peut-être vous Nolan, vous aviez une bonne raison de tuer votre père. Vous avez envoyé une lettre anonyme puis vous avez déguisé votre voix au téléphone. Vous m'avez expliqué que c'était une

plaisanterie. Moi, je pense que vous avez vraiment essayé de soutirer de l'argent à vos parents.

Violette qui était derrière son fils, lui demanda de se retourner.

— Tiens ! Cette première gifle est pour la lettre, cette deuxième est pour l'angoisse que j'ai eue.

Richard, avec beaucoup de difficulté calma Violette. Il demanda à tout le monde de bien écouter ce qu'il allait dire.

— Maintenant, je vais aller dans le bureau, quand vous entendrez votre prénom, vous viendrez me rejoindre. Monsieur Nolan venez avec moi.

Le fils Cordier entra, referma la porte, regarda l'inspecteur.

— Nolan, vous allez faire exactement ce que je vais vous dire.

— Je vous écoute inspecteur.

— Prenez cette clé, elle ouvre la porte de l'horloge. Une fois cela fait, vous prendrez ce chiffon pour nettoyer le balancier. Vous pouvez commencer, je vous observe.

Nolan ne comprenait pas pourquoi il faisait ces gestes. « C'est n'importe quoi » pensait-il. Richard

lui demanda d'aller plus vite. Après avoir fini son petit ménage, Nolan demanda à l'inspecteur :

— Faut-il que je sorte pour secouer mon chiffon ?

— Non, ce n'est pas nécessaire. Vous allez vous mettre derrière le bureau et attendre.

Richard demanda à Morgane de venir le rejoindre. Mais, Monsieur Labos s'interposa en disant :

— S'il vous plaît inspecteur, je voudrais que ma femme passe avant. Elle est enceinte de quelques semaines et elle commence à mal supporter sa grossesse. Elle se sent très fatiguée.

La famille d'Ambre fut surprise de ne pas avoir été averti de cette merveilleuse nouvelle.

— Pourquoi nous avoir caché que tu attendais un enfant ? Demanda Violette.

— Maman, je voulais attendre le mois prochain, le jour de ton anniversaire, pour te l'annoncer. Papa était au courant, je lui avais fait promettre de ne le dire à personne.

Richard accepta qu'Ambre vienne avant Morgane, pour y faire la même chose que son frère. Elle aussi resta à l'intérieur de la pièce assise sur le fauteuil de son père. La suivante était Marguerite, puis Violette. C'était maintenant le tour de Raphaël.

— Inspecteur, je voudrais savoir à quoi sert cette mascarade. Cela vous amuse peut-être de nous ridiculiser. C'est un nouveau jeu que la police a inventé ? Je refuse de jouer avec vous, je ne suis plus un gamin.

— Monsieur, je vous demande une dernière fois de refaire les mêmes gestes que votre beau-père a fait le soir de sa mort. Vous aussi, vous aviez une bonne raison de le tuer. Peut-être que l'argent que vous lui demandiez pour faire les travaux dans votre maison allait servir en même temps à créer votre entreprise ?

Pour que cette situation s'arrête au plus vite, Ambre implora son mari de se soumettre à la demande de l'inspecteur.

— Bon ! D'accord, je le fais, parce que je ne veux pas contrarier ma femme. Je vous rappelle quand même que ce n'est pas un chiffon de poussière qui a tué mon beau-père.

Après avoir fini sa corvée, Raphaël s'installa près de sa femme. Il lui donna un tendre baiser pour la rassurer. Morgane était toujours dans la salle à manger. Elle tournait en rond autour de la table, en murmurant : « Que font-ils ? Pourquoi cet imbécile d'inspecteur ne m'appelle pas ? Moi, je travaille, j'ai des dossiers à finir. » Enfin, elle entendit son



prénom. Elle entra dans le bureau.

— Alors ! Inspecteur, que faut-il que je fasse ? Je suis pressée.

— C'est tout simple, Morgane, vous allez nettoyer l'intérieur de l'horloge comme l'a fait toute votre famille.

— Eh bien ! Laissez-moi vous dire inspecteur que je gaspille mon temps pour vous faire plaisir. Voilà, j'ai fini, je peux partir maintenant ?

— Attendez ! Je suis désolé, j'ai oublié de dire aux personnes qui vous ont précédé de passer le chiffon derrière le balancier. Ce n'est pas grave, vous allez le faire à leur place.

— Non ! Je refuse de continuer.

— Que se passe-t-il Morgane ? Avez-vous peur ? Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Vous passez votre main derrière le balancier comme l'a fait votre père et ensuite vous pourrez rentrer chez vous.

— Vous n'avez pas le droit, c'est complètement ridicule ce que vous me demandez de faire.

Elle jeta le chiffon de poussière sur le bureau et commença à s'en aller. Deux policiers lui interdirent le passage. Richard s'approcha afin de développer ses arguments.

— Je comprends pourquoi vous refusez de faire ce que je vous demande. Vous avez très peur de vous piquer avec l'aiguille de la seringue qui se trouve de l'autre côté du balancier. Vous connaissez sa présence parce que c'est vous qui l'avez cachée. Vous avez profité que vos parents partent en promenade pour vous introduire discrètement dans la villa. Après la mort de votre père, vous êtes revenue pour enlever l'arme du crime, mais, il y a eu un imprévu. Votre père a refermé la porte de l'horloge à clé et il est mort en la tenant dans sa main. Vous avez essayé de forcer la serrure sans aucun résultat.

La mère de Morgane s'adressa à Richard en lui disant :

— Arrêtez ! Vous ne pouvez pas accuser ma fille d'avoir tué son père, elle adorait mon mari. Vous ne savez plus ce que vous dites inspecteur. Comment pouvez-vous penser une chose pareille ! L'envie d'appréhender le meurtrier vous monte à la tête ! Enfin, ma chérie, réagis, défends-toi !

Morgane regarda toute sa famille les larmes aux yeux et elle s'adressa à l'inspecteur :

— Je veux un avocat, je ne répondrais plus à vos questions.

Richard expliqua à tout le monde le mobile de ce

meurtre.

— Lundi après-midi, Monsieur Cordier est en communication avec son notaire. Marguerite est à l'étage, elle finit les chambres. Pendant ce temps Morgane entre dans la maison et elle écoute la conversation de son père. Je me suis renseigné près du notaire, Monsieur Cordier lui demandait de changer son testament, il voulait que ses deux filles dirigent ensemble l'entreprise. Il voulait, par cette décision, remercier Ambre, parce quelle allait réaliser son plus grand rêve qui était de devenir grand-père. Morgane, vous connaissiez parfaitement votre père. Vous saviez qu'il allait annoncer cette nouvelle après avoir nettoyé son horloge. Pour vous, il était hors de question de partager la direction de l'entreprise. Vous aviez le sentiment que votre père, vous abandonnait. Il fallait à n'importe quel prix l'empêcher de refaire le testament. Alors vous avez décidé de préparer du poison, nous avons retrouvé le mortier de cuisine que vous avez jeté dans votre poubelle.

— Oui ! Tout est vrai. J'ai passé toute ma jeunesse à apprendre, comprendre. Il m'a formée pour que je puisse être la seule à lui succéder. J'ai refusé plusieurs fois de me marier, d'avoir des enfants. Il fallait que je sois libre le jour où mon père déciderait

de me passer les rennes de son entreprise.

Ambre s'adressa à sa sœur :

— Morgane, tu as commis un acte monstrueux. Tu as tué papa parce qu'il allait changer son testament. Je pensais que tu étais plus intelligente ma pauvre sœur. J'aurais refusé cette offre, je vais avoir un enfant et cela va me prendre beaucoup de temps. Tu as voulu être la seule à briller en haut de la tour d'ivoire mais malheureusement ce meurtre va te faire tomber. Tu me donnes envie de vomir, tu représentes tout ce que je déteste. Par ta faute, mon enfant ne connaîtra jamais son grand-père. Je ne te le pardonnerai jamais, tu entends, jamais !

Violette s'approcha de Morgane, la fixa droit dans les yeux et lui donna à elle aussi une incroyable gifle.

Nolan, regarda sa sœur en lui disant :

— Pourquoi avoir tué l'homme qui ne voulait que ton bonheur ? Je pense que le pouvoir est ta drogue à toi et d'une certaine façon, tu as fait une overdose. Je ne suis pas fier de ce que je suis, mais je veux juste te dire que je n'aurais jamais commis l'irréparable même pour tout l'or du monde. Morgane, à partir de cet instant, je ne suis plus ton frère, j'espère que la justice sera sans pitié. À cause de toi et de ton ambition démesurée l'entreprise de papa va

s'écrouler.

Richard demanda à Morgane de mettre ses bras derrière son dos pour qu'il puisse lui passer les menottes. « Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Monsieur George Cordier. Vous avez le droit de garder le silence, si vous ne voulez pas exercer ce droit, tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous. »

François Maillet

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous

